

HISTOMAG'44

Premier bimestriel historique gratuit

N° 54
JUN 2008



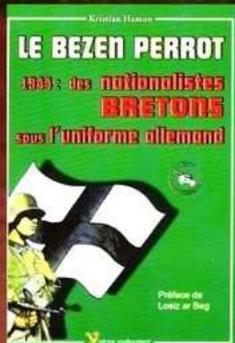
FORUM LE MONDE EN GUERRE

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés

PATHFINDERS DU D.DAY



VILLERS BOCAGE
TIGRES CONTRE
RATS DU DESERT



BEZEN PERROT : INTERVIEW DE KRISTIAN HAMON
COMMEMORATIONS 2008
UN G.I EN NORMANDIE
1ère DB POLONAISE
LE CAMP DE VOVES



<http://www.debarquement-normandie.com/phpBB2/>

HISTOMAG'44

Equipe de rédaction

Stéphane DELOGU
 Prosper VANDENBROUCKE
 Alain LELARD
 Eric GIGUERE
 Philippe MASSE
 Daniel LAURENT
 Frédéric DUMONS
 Lucile DELAS
 Kareen HEALEY
 Henri ROGISTER

Contact rédaction
 juin1944@wanadoo.fr

PARTENAIRES INSTITUTIONNELS



Ligne de Front



Axe et alliés



Batterie de Merville

PARTENAIRES WEB



Forum Livres de Guerre



Histoquiz



Dowpanzer

LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier mensuel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre responsable développement.



SOMMAIRE

- Page 3 - Edito
- Page 5 - La presse, les livres
- Page 7 - Normandie 2008
- Page 13 - Le saviez vous ?
- Page 15 - Interview de Kristian Hamon
- Page 18 -13 juin 1944 - Villers Bocage
- Page 29 - Polonais en Normandie
- Page 37 - Un camp pas comme les autres
- Page 39 - Des lumières dans la nuit
- Page 45 - 7 jours en juin 1944

L'édito

Les journées Robert Lelard ouvriront leur 5^{ème} édition, alors qu'il y a soixante quatre ans ce qui restait du monde libre s'élançait à l'assaut d'une forteresse bâtie par un régime à jamais honni. Ceux qui y participeront à ce rassemblement annuel devenu un évènement incontournable du forum ne manqueront pas de considérer à sa juste valeur la portée de l'évènement. Que de chemin parcouru depuis juin 2004, où quelques passionnés se sont rassemblés à Benouville, partant un peu dans l'inconnu à la rencontre de ceux qui pour l'heure n'étaient rien d'autre que des pseudos dissimulés derrière un clavier et un écran. Avec une seule journée au programme et un repas en commun, c'était un peu la préhistoire. Mais quelque chose était né. Cette année, trois jours pleins à craquer et un programme pantagruélique permettront de mesurer le chemin parcouru. L'Histoire n'est pas le seul ingrédient des Journées Robert Lelard, l'élément essentiel restera l'amitié qui unit les uns aux autres. D'autres plateformes organisent probablement des rencontres dans le même esprit, certes. Mais y vient on du Canada, de Belgique ou des quatre coins de la France ? Rien n'est moins sûr. En cela, ce qu'un groupe d'une vingtaine de fidèles du forum vont vivre revêt un caractère exceptionnel, un truc que seule une synergie hors du commun peut amener à exister. Si Robert « Blackdeath » - tel était son pseudo - voyait ça, il en serait fier, lui qui plaçait l'Humain au premier plan de toute chose raisonnée. Notre communauté a mûri, grandi au fil des années, elle est devenue l'un des incontournables du web historique, un gage de sérieux aussi. Elle produit un magazine maintenant reconnu, propose des rencontres entre public et vétérans, met sur pied des cérémonies et financera l'érection d'une stèle en juin 2009. Il est des moments où il faut rester humbles, il est aussi des moments où il est juste de mesurer le chemin parcouru ensemble. Et ce chemin est devenu long et parsemé d'innombrables satisfactions. Celui, par exemple d'avoir pu réaliser un édifice en commun. Le MONDE EN GUERRE n'est plus la structure imaginée par un seul individu, il est devenu une tour de Babel où les pierres ont été patiemment empilées les unes sur les autres pendant des années par une multitude de bonnes volontés. Nous pouvons être fiers de notre édifice.

La tempête s'est levée du côté de Crisbecq, bis répétita, sur fond de valse à deux temps et de concert d'orgue de Staline. Aux annonces succèdent les démentis, les vrais-faux rassemblements supprimés du paysage à la dernière minute, les revers liftés et les bourre pif en guise de dessert. On a bien sûr suivi les débats avec moult intérêt sans avoir le cœur à se gausser de ce qui pourrait devenir le feuilleton de l'été. On a eu beau lire la copie autant que ce que Dallas compte d'épisodes, on n'a pas lu un seul des mots supposés découler d'un endroit consacré au souvenir : vétérans, recueuillement, cérémonie, hommage, mémoire. C'est finalement ce qui est le plus dramatique. Savoir que des troufions endimanchés ne pourront plus se livrer à leurs exercices de nuit favoris pour cause d'avis cyclonique nous laisse froids, pour tout vous dire. On se demande d'ailleurs pour qui et pour quoi ils auraient crapahuté en pétaradant au bout milieu de la nuit et au fin fond de la Pampa. A part pour eux-mêmes et pour satisfaire quelques rêves de bataille refoulés, on vous avouera, en robe de bure et la corde au cou, que le bien fondé de ce machin nous échappe. On en oublierait presque que les commémorations de la Bataille de Normandie sont supposées célébrer un sacrifice, un chemin de croix, une épreuve pénible où 20 000 civils ont eux aussi payé le prix de la liberté. Voilà, au cas, où quelques uns ne le sauraient pas encore, la raison d'être des commémorations. La question se pose enfin de savoir si il est décent de revêtir un uniforme feldgrau pour honorer des vétérans. Le plus étonnant est, en fait, qu'on en arrive à se poser cette question ou qu'on en soit arrivé à se la poser un jour. Depuis quand l'image d'une armée d'occupation est elle la bienvenue sur le sol qu'elle a foulé jadis ? Aujourd'hui, nous constaterons, amusés, qu'une bonne partie du monde de la reconstitution a fini par trouver la plaisanterie un brin déplacée. Nous rappellerons, tout aussi amusés, qu'il y a trois bonnes plombs nous avons rué dans les brancards et soulevé un tollé dans les basse cour en tenant les mêmes propos. Le tout est de savoir s'il s'agit d'une réaction sincère et tardive ou si, elle ne serait pas causée par la peur de la tache d'huile. Une forme dérivée de l'instinct de conservation en quelque sorte. On profitera que le débat soit ouvert pour chercher à savoir si le feldgrau est bien le seul en cause dans ce marasme. Au lieu de se contenter d'un coupable tout trouvé - et qui le vaut bien - , on pourrait en profiter pour se demander s'il n'est pas tout aussi indécent de profiter des cérémonies pour se livrer hors scène à des simulacres de combat en free lance. On veut bien accepter le principe, faut juste qu'on nous en expliquer l'intérêt. On se dit juste que le Paint ball , c'est moins hypocrite.

Pendant que se posent des questions aussi essentielles que celles qui ont provoqué les guerres Liliputiennes, les vétérans quittent peu à peu ce monde, découvrant peu à peu un paysage de mauvais goût. Alors que des pékins se demandaient sérieusement si il valait mieux porter des équipements neufs ou dans leur jus, plusieurs centaines d'octogénaires sont partis en balade pour un monde meilleur. Dans l'anonymat. Oubliés qu'ils sont , sur l'autel des questions essentielles. On oublierait presque que des vétérans passeront le 6 juin chez eux, ou dans une maison de retraite, loin des feux de la rampe, trop fatigués pour un dernier pèlerinage. C'est pour cette raison que le forum se mobilise pour que ce jour là ait pour l'un d'entre eux un air de fête. Robert Saerens était chef de pièce sur Vickers 303 il y a 64 ans. Il portait un béret vert, mais le 8 mai , il n'a été honoré par personne, comme tant d'autres, isolés et amoindris. Se rapprocher de ceux qui ce jour là ont des tas de raisons d'être entourés, voilà ce qui nous semble essentiel. Au moins prochain.

La presse



N°11 – Sommaire juin juillet 2008

<http://www.ligne-front.com/>

Stratégie : Barbarossa, été 1941. Le choc des titans

Opération : Tarawa / Bétio, le mousquet sanglant

Polémique : Raid sur Dieppe. Sacrifice nécessaire ou désastre programmé ?

Parcours : Nisei Jiiiai ! Les Nippo-américain dans la Seconde guerre mondiale

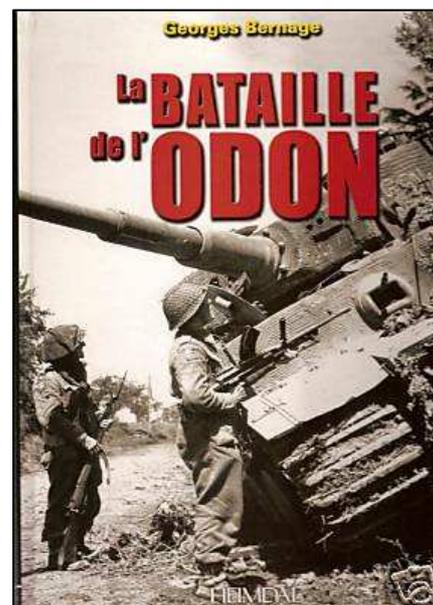
Contemporain : La Grenade et le Bâton ; 1983, opération "Urgent Fury"

Du nouveau chez Heimdal

LA BATAILLE DE L'ODON de Georges Bernage

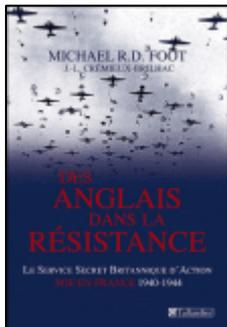
La bataille de l'Odon évoque le choc entre les Ecossais attaquant à travers la vallée de l'Odon lors de l'opération « Epsom » et le II. SS-Panzerkorps qui devait contre-attaquer jusqu'à la mer (combats sur l'Odon du 25 au 30 juin). Un exceptionnel retour sur le terrain avec des photos comparatives en couleurs, et les cartes des opérations. Cet ouvrage est le récit jour par jour, illustré comme une chronique, d'une des grandes pages de la bataille de Normandie. Cet ouvrage est dans la lignée du "Couloir de la Mort" ou de "Tiger sur la cote 112" qui paraîtra en Octobre 2008 du même auteur.

30,00 euros



Les livres

par Philippe MASSE

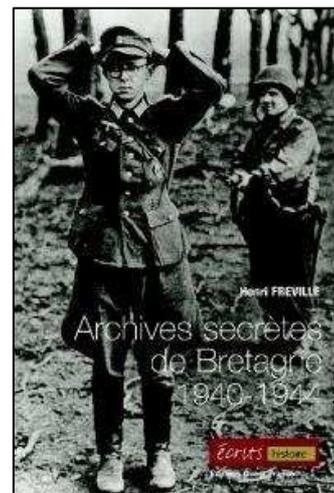


Des anglais dans la résistance, Le service secret britannique d'action en France 1940-1944 (Taillandier)

1940 Le Spécial Opérations Exécutive est crée par Churchill, sa mission « mettre le feu à l'Europe ». En France le S.O.E opère d'abord à l'insu de la France libre, puis il va s'entendre avec elle pour monter des opérations communes. Tous les agents qui eurent à opérer des actions de subversion ou d'organisation de réseaux dans l'hexagone furent ainsi formés. Le SOE assura par ailleurs la plus grande partie des livraisons d'armes et de matériels radio à la France métropolitaine. Néanmoins le SOE développa ses propres organisateurs et ses propres réseaux, ce qui entraîna la encore de vifs échanges entre Churchill et de Gaulle. Ce livre a été publié pour la première fois en 1966, son auteur Michaël RD Foot a participé à la seconde guerre mondiale comme officier du SAS. Il est titulaire d'une chaire d'histoire moderne à l'université de Manchester . Interdit de publication en France par le Foreign Office. Ce livre écorne un peu l'image qu'on a pu se faire de la résistance, et je laisse tout et chacun se faire une idée sur ce livre que j'ai personnellement trouvé très intéressant. Toutefois ce dernier demande un minimum de culture sur la résistance et peut nécessiter, selon la culture du lecteur, des compléments d'informations notamment sur les réseaux « CARTE » et « PROSPER ».

Les Archives secrètes de Bretagne 1940-1944 Henri Fréville. Editions Ouest France (poche)

Publiées en 1985, les *Archives secrètes de Bretagne 1940-1944* étaient depuis longtemps épuisées. Les Editions Ouest-France viennent de les rééditer . Henri Fréville, historien, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, ancien maire de la ville, ancien député et sénateur d'Ille-et-Vilaine, n'ambitionnait sans doute pas de « *s'en tenir à une analyse de l'autonomisme breton et de son idéologie pendant la guerre* », ainsi que le souligne dans un court avertissement, son fils, le sénateur Yves Fréville. Il n'empêche que les découvertes du chercheur sur les compromissions des autonomistes bretons avec l'occupant nazi, ont permis d'élargir le champ des connaissances dans ce domaine, et ce n'est pas le moindre mérite de l'ouvrage. Ce livre mérite une attention particulière puisqu'il s'inscrit dans cette série qui nous rappelle que les mouvements Breton, tels que le Parti National Breton, ne furent pas pieds et poings liés, dévoués à la résistance, mais engagés dans une politique réelle de collaboration.

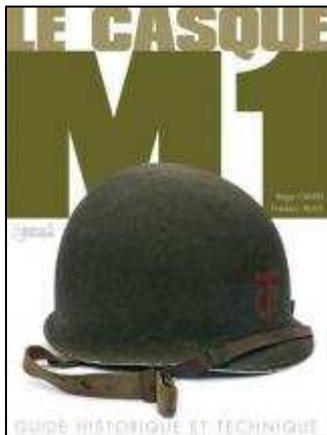


L'océan Indien dans la seconde guerre mondiale Amiral Henri Labrousse. Editions economica.



Si l'histoire navale est dominée par la guerre sous-marine dans l'Atlantique et les grandes batailles aéronavales dans le Pacifique. En comparaison, l'océan Indien fait pâle figure : il n'a connu aucun autre grand affrontement, est resté à l'écart des opérations majeures. Pour autant, il n'a jamais cessé d'être un théâtre d'opération stratégique. Les alliés ont dû assurer la protection du trafic contre les raiders de surface et sous-marins de l'axe, ils ont monté des opérations de ravitaillement ou de protection du Moyen-Orient, puis ont dû faire face à la ruée japonaise après Pearl Harbor. Au printemps 1942, l'amiral Nagumo et ses porte-avions sont entrés dans l'océan Indien pour une incursion sans lendemain, mais qui aurait pu avoir des conséquences immenses. Dans ce livre fondé sur des années de recherche dans les archives des belligérants et sur de multiples correspondances, avec les acteurs et les

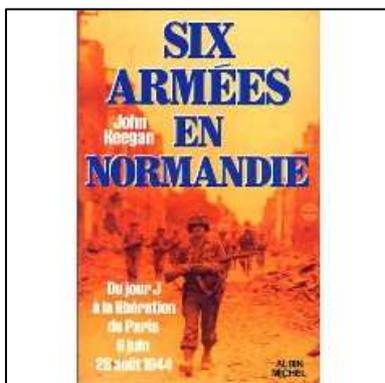
historiens de cette lutte gigantesque, l'Amiral Labrousse fait revivre une épopée peu connue mais néanmoins importante dans l'histoire de la seconde guerre mondiale. L'Amiral Henri Labrousse a commandé plusieurs bâtiments dans l'océan Indien notamment à Djibouti, attaché de défense en Ethiopie, en Arabie Saoudite, au Yémen, en Somalie et au Soudan, il s'est spécialisé dans la géopolitique et la géostratégie de ces régions. Il est membre de l'Académie de Marine et de l'Académie des Sciences d'Outremer.



Je ne vais pas oublier ce mois-ci nos amis collectionneurs puisque histoire et collections vient de consacrer un livre sur Le casque M1. **Histoire et collections : Régis Giard et Francis Geais. Prix environ 44€.**

Cet ouvrage est à la fois une étude approfondie sur les variantes de fabrication du casque M1 et un hommage rendu aux nombreux soldats qui ont écrit l'histoire de la Seconde Guerre Mondiale. Il rassemble une sélection de plus de 120 casques évoquant les différents champs d'opération européens de la Normandie à l'Allemagne. De nombreux schémas et tableaux de synthèse aideront le lecteur à appréhender et dater un assemblage particulier de M1. Ces témoins matériels, comme ce casque de parachutiste de la 101st Airborne tombé en Normandie, ou celui de cet éclaireur français qui échappa aux balles de mitrailleuses allemandes évoqueront les destins singuliers de leurs propriétaires en donnant une vision particulière du conflit.

La rubrique lecture ne serait pas complète si en ce soixante-quatrième anniversaire du débarquement l'équipe de rédaction ne vous recommandait pas quelques livres dédiés au 6 juin 1944 et à la bataille de Normandie.



SIX ARMEES EN NORMANDIE de John Keegan : Un panorama très sérieux de l'ensemble de la Bataille de Normandie.

MOURIR A CAEN d'Albert Pipet : Le document le plus détaillé à mon humble avis sur la participation Canadienne à la Bataille de Normandie.

LE DEBARQUEMENT de Richard Holmes. Il s'agit du livre le plus original mêlant histoire du Jour J et fac-similés, extraits de carnets de route, cartes, photos, affiches. Rien ne manque dans cette petite merveille à conseiller à tous ceux qui souhaitent se familiariser avec le débarquement.

HISTOIRE DU DEBARQUEMENT EN NORMANDIE d'Olivier Wiewiorka (éditions Seuil dans la collection l'Univers Historique). Cet ouvrage décrit le D-

Day de manière réaliste, sans taire les problèmes rencontrés par les alliés, les erreurs du Haut Commandement, l'enthousiasme plus que modéré des GI à libérer la France mais sans leur retirer le mérite de l'avoir accompli.

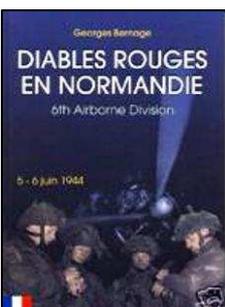
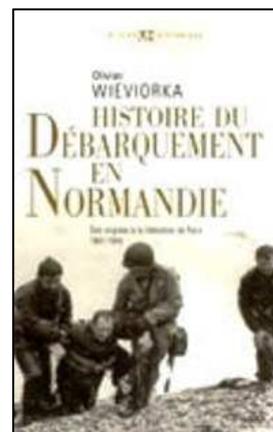
NORMANDIE 1944 L'ETE CANADIEN de Bill Mc ANDREW - Donald E. GRAVES - Michael WHITBY

Il nous offre non seulement le débarquement des canadiens le Jour J, mais aussi la participation navale et aérienne des canadiens pour protéger l'armada alliée, ainsi que les différentes batailles auxquelles les unités canadiennes ont participées tout au long de la bataille de Normandie jusqu'à la fermeture de la Poche de Falaise

LA NUIT DES CANONS DE MERVILLE de John Golley

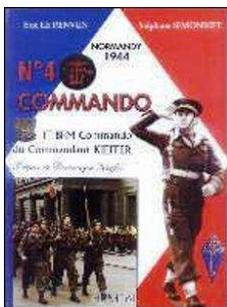
LA NORMANDIE EN FLAMMES - JOURNAL DE GUERRE de Gérard Leroux (capitaine au régiment de la Chaudière) de Jacques Henry.

DIABLES ROUGES EN NORMANDIE (6TH Airborne Division) Georges Bernage (éditions Heimdal)



Pour protéger le débarquement des troupes par mer le Jour J, la 6e division para britannique se voit confier la mission de s'emparer des ponts sur l'Orne, de faire sauter ceux sur la Dives, de neutraliser une batterie allemande et de repousser toutes les contre-attaques allemandes qui pourraient balayer la fragile tête de pont. C'est cette action militaire audacieuse que le présent ouvrage évoque en détails. Articulé en deux parties, il retrace l'arrivée des parachutistes et des troupes transportées en planeurs dans la nuit du 5 au 6 juin puis évoque les durs combats menés par la division pour s'emparer et tenir ses objectifs.

N°4 COMMANDO - 1° BFM (éditions Heimdal. Tome 1) Eric Le Penven Stéphane Simonnet



Parce qu'il s'agit de cœurs français à l'assaut d'un petit bout de France, un petit groupe dans l'immensité du débarquement, une saga à échelle humaine ! Bref, un symbole...

Cette liste n'est bien sur pas exhaustive....

NOUVEAUTES - LE SEC ET L'HUMIDE DE JONATHAN LITTELL par Frédéric DUMONS

Ceux qui pensent trouver, dans le dernier opus de Jonathan Littell, une biographie de Léon Degrelle, ou un ouvrage purement historique, en seront pour leurs frais. Certes ce livre se base sur le « führer des Wallons », comme le nomme Littell, et plus particulièrement sur « La Campagne de Russie » que le Rexiste publia pour la première fois en 1949, mais l'ouvrage est plus une approche psychanalytique du fasciste, et, une analyse linguistique du discours fasciste et de son cousin qu'est l'idiolecte Degrellien.

A droite : Photo du livre de l'auteur (Il s'agit de Degrelle en Ukraine lors de l'hiver 1941-1942)

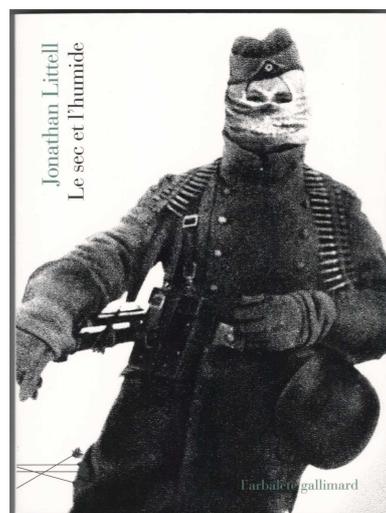
Littell entreprend donc une lecture détaillée de « La campagne de Russie » au travers du prisme d'une thèse de Klaus Theweleit, publiée en 1977 sous le titre « *Männerphantasien* » (Fantasmes mâles) ; cet allemand ayant alors décortiqué les mémoires des membres des « *Freikorps* », actifs dans l'immédiat après 1° guerre, les considérant comme les « premiers soldats du 3° Reich ».

Le « sec » c'est la rectitude de l'idéal fasciste, « *la verticalité de sa propre présence au monde, la carapace corporelle durcie et indissoluble* ». La femme c'est la mère, l'épouse soumise et « productive », voire l'infirmière dévouée, d'un blanc immaculé. L' « humide » c'est « *la fange, la boue, le marécage, le visqueux* » la bouillie sanglante de tripaille, bref lisez « *le communisme en tant que marée rouge* ». C'est aussi la femme dans sa face érotique qui liquéfie le corps d'airain sculpté pour l'effort et la lutte.



Au final « Le sec et l'humide », bien que limité à la seule analyse de la pensée de Theweleit, est un ouvrage passionnant qui permet d'appréhender la pensée de Degrelle et d'entrevoir l'âme, serait-on tenté de dire, de l'Hauptsturmführer Aue, héros des « Bienveillantes ».

Jonathan Littell - Le sec et l'humide - Editions L'arbalète Gallimard - au prix (un brin élevé) de 15,50 Euros.



Normandie 2008

Par Hubert Denys



Le 6 juin prochain, cela fera 64 ans que les Alliés ont pris pied sur notre sol et nous nous souvenons tous de cet événement qui a coûté si cher en tragédies et en vies humaines. Comme chaque année, toutes les communes de Normandie, grandes ou petites, commémoreront à leur manière cet événement. Certaines commémorations seront plus empreintes de solennité que d'autres et des événements ponctuels marqueront ces célébrations Afin que chacun puisse y assister si l'envie s'en présente, nous vous invitons à découvrir le calendrier des principales manifestations. Pour plus de compréhensions et de facilité, les villes concernées sont présentées dans l'ordre alphabétique.

Mercredi 4 juin 2008 :

Sainte-Mère-Eglise : Du 4 au 10 juin : Musée à ciel ouvert derrière le musée Airborne. Reconstitution de scénettes : Tranchée, cantine roulant, cinéma de campagne etc. avec exposition de véhicules. Accès libre
Du 4 au 11 juin : Visite guidée sous le thème « Vivre à la ferme sous l'occupation »

Judi 5 juin 2008 :

Amfreville : 11h00 : Cérémonie commémorative avec dépôts de gerbes
Bavent : 10h30 : Cérémonie commémorative au carrefour « Le Mesnil »
Bayeux : Du 05/06 au 07/06 2008 : D Day Festival ; Théâtre, spectacles divers et spectacles pyrotechniques
Bénouville : 23h30 : Cérémonie commémorative à la stèle du Major Howard

Courseulles sur mer : Cérémonie commémorative

Merville-Franceville : 18h00 : Cérémonie commémorative en présence des familles de vétérans, avec dépôt de gerbe à la batterie

Vendredi 6 juin 2008

Angoville au plain : 18h00 : Saut commémoratif à partir d'un C-47 Dakota à la zone de saut « D »

Arromanches les Bains : Cérémonies & festivités

Basly : Cérémonies commémoratives

Bénouville : 12h15 : Cérémonie commémorative et défilé militaire au

Pégasus Bridge : 12h50 : Cérémonie commémorative et dépôts de gerbes au monument du 7th Para Battalion

Bernières sur Mer : Cérémonies commémoratives et dépôts de gerbes

Chef du Pont : 10h15 : Cérémonie commémorative au monument aux Morts

11h 30 : Cérémonie commémorative au Square Rex Comb

12h30 : Repas champêtre où vous êtes tous conviés

Colleville sur Mer 10h30 : Cérémonies commémoratives et dépôts de gerbes au Cimetière Militaire Américain



Courseulles sur Mer : Cérémonie commémorative Canadienne et dépôts de gerbes

La Ferté Macé : Cérémonie commémorative et Dîner de rue

Picauville : 10h00 : Cérémonie commémorative et dépôts de gerbes au monument U.S.A.A.F

11h00 : Cérémonie officielle au monument aux Morts

20h00 : Banquet

Ranville : 9h00 : Cérémonie commémorative au carrefour du 6 juin 1944. 11h00 : Cérémonie commémorative et dépôts de gerbes au cimetière militaire britannique

Sainte Mère Eglise : De 9h00 à 17h00 : Bourse militaire sous le marché couvert

16h00 : Passage de cyclistes de la Voie de la Liberté devant la borne 0

17h00 : Cérémonie officielle et dépôts de gerbes au monument Signal

17h30 : Prière Mémoriale à l'Eglise

18h30 : Cérémonie internationale pour la Paix à la Borne 0

20h00 : Concert pour la Paix dans l'Eglise

Touffreville : 17h00 : Cérémonie commémorative et dépôts de gerbes au monument du 8th Para Batallion

Vierville sur mer : Reconstitution d'un camp américain par le groupe DDay-Overlord

(Cérémonies commémoratives non arrêtées à ce jour)



Samedi 7 juin 2008 :

Arromanches les Bains : Cérémonies commémoratives & festivités

Authie : Cérémonies commémoratives et dépôts de gerbes

Bretteville-l'Orgueilleuse : Cérémonie commémorative

Caen : Cérémonies commémoratives au Mémorial pour la Paix et en ville

Merville-Franceville : 17h00 : Inauguration du C-47 Dakota « The Snafu Special à la batterie

21h00 : Soirée « The Snafu Special à la batterie (**voir programme détaillé pages suivantes**)

Ouistreham : Rencontre avec les témoins de la seconde guerre mondiale, 15 h 30 au cinéma « Le Cabieu », rencontre organisée par le forum **LE MONDE EN GUERRE**

Picauville : 09h00 : Randonnée du souvenir dans le cadre de l'amitié Franco-Américaine.

Départ place De Gaulle vers Les Moitiers en Bauplois, Port Beurey et retour place De Gaulle

20h00 : Banquet

Saint Contest : Cérémonie commémorative et dépôts de gerbe

Saint Germain-la Blanche-Herbe : Cérémonie commémorative et dépôts de gerbes

LE **M** MONDE EN GUERRE

Le forum de la seconde guerre mondiale

vous présente



en partenariat avec la ville de Ouistreham,
l'office de tourisme de Ouistreham,
le cinéma "Le Cabieu",
l'association "Les Liens de l'Histoire"

OUISTREHAM (14) - 7 juin 2008

Une guerre en mémoire : leur histoire

A partir de 14 h 00 : exposition dans le hall d'entrée du cinéma "Le Cabieu"

15 h 30 : Film d'archives en couleur sur la Bataille de Normandie

16 h 15 : "Leur histoire". Des témoins et vétérans de la seconde guerre mondiale se racontent



Entrée gratuite . Cinéma "Le Cabieu" Ouistreham

<http://www.debarquement-normandie.com/phpBB2>

Bien plus qu'un forum...LE FORUM

Saint Martin-de-Fontenay : Cérémonie commémorative Canadienne et dépôts de gerbes à la ferme de BEAUVOIR à 10 h 30 organisé par le forum LE MONDE EN GUERRE , en partenariat avec l'association WESTLAKE BROTHERS

Sainte Mère Eglise : 13h30 : Parachutage sur le site de la Fièr (Iron Mike. Deux largages de parachutistes et un saut de précision

16h00 : Cérémonie commémorative et dépôts de gerbes au monument Iron Mike sur le site de La Fièr et Aubade

16h30 : Défilé de véhicules de collection de La Fièr vers la place de l'Eglise de Sainte Mère Eglise

17h30 : Accueil des parachutistes sur la place de l'église

20h00 : Banquet de la Liberté sous le marché couvert ouvert à tous

21h00 : Animations musicales sur la place de l'église

23h15 : Spectacle pyrotechnique

Sannerville : 09h30 : Cérémonies commémoratives au mémorial Goodwood

Villons-les-Buissons : Cérémonies commémoratives

PROGRAMME

Samedi 7 juin 2008 - 17h30

Site de la batterie de Merville

Cérémonie marquant le retour en Normandie du Dakota 43-15073 "The SNAFU Special"

- Accueil des autorités
 - Dépôt de gerbes
 - Signature par Željko KOMŠIĆ, Président de Bosnie-Herzégovine de l'acte officialisant le don de l'avion à la France et dévoilement de la plaque rappelant ce don
 - Discours
 - Résumé en images sur écran géant du rôle de la batterie de Merville, de l'histoire du Dakota 43-15073 et de l'expédition pour le sauver et le restaurer
 - Dévoilement du Dakota 43-15073
 - Hymnes nationaux
 - Réintégration de l'appareil dans les effectifs de son unité d'origine : le 440th Airlift Wing
 - Présentation du SNAFU-Special aux familles des membres de l'équipage de 1944
 - Les lieutenants Eugène NOBLE et Henry MORELAND, tous deux anciens pilotes du Dakota 43-15073 s'assoient aux commandes de l'appareil
 - Passage à basse altitude du Dakota de Liberty Jump puis largage de parachutistes sur la batterie en 4 passages.
 - Fin de la cérémonie
- 21h : concert « ces années là » suivi de l'embrasement pyrotechnique de la batterie de Merville



Dimanche 08 juin 2008

Carentan : 18h00 : Saut commémoratif à partir d'un C-47 Dakota dans le cadre de L'Airborne festival

Brevands : 11h00 : Inauguration du monument à la Filthy 13 au lieu dit Le Moulin

Picauville : 15h00 : reconstitution historique de l'amitié Franco-américaine « De la Fayette à 39/45 », suivie de la projection du DVD de Lucien Hasley à la salle Polyvalente

20h00 : Banquet

Sainte Mère Eglise / 09h00 : Randonnée pédestre et VTT de l'AC Km0

12h00 : Repas champêtre « Normandy-Day sur la place de l'église

12h00/ 16h00 : Bal sur la place organisé par l'Union des Commerçants et Artisans de Ste Mère Eglise

17h30 : Défilé de véhicules militaires américains

NB :Pour les commémorations dont l'horaire n'est pas cité, prendre contact avec la mairie concernée. Ainsi que vous pouvez le constater, les cérémonies et festivités sont encore nombreuses cette année. C'est bien le moins que nous puissions faire que de rendre un vibrant hommage à tous ces hommes qui sont venus pour libérer notre sol et, pour beaucoup d'entre eux, d'y mourir. N'oublions jamais ces sacrifice et gardons-les au fond de notre cœur pour les citer en exemple à nos enfants



Le saviez vous ?

Par Philippe Parmentier
et Laurent Liégeois

La petite histoire du Königstiger 213 de la Gleize



L'histoire de ce monstre est assez unique. En effet, lors des terribles combats autour de La Gleize, l'Untersturmführer Helmut Dollinger abandonne son char, car celui-ci, notamment touché au canon, est hors service. Après la guerre, tout ce matériel, laissé sur place, est naturellement destiné à la casse... Alors qu'il était en train d'être déplacé par des Sherman, Madame Jenny Geenen qui observait la scène, eut une idée lumineuse : elle se précipita chez elle et revint avec

une bouteille de Cognac qu'elle propose aux soldats américains en échange du char et l'affaire est conclue ! Son idée est de conserver un souvenir majeur de cette douloureuse période. Néanmoins, le char fortement abîmé, ne peut être exposé en l'état. Fin des années 60, Mr Grégoire du Syndicat d'Initiative de la Gleize entreprend alors de trouver les moyens pour le restaurer. L'une des pièces majeures faisant défaut est, comme nous venons de le voir, le canon. Mr Grégoire apprend par hasard qu'un fermier de la région utilise un ancien canon de Tiger comme... tuyau d'écoulement dans une étable. Il convainc le fermier d'échanger (une nouvelle fois !) son « tuyau » contre un nouveau en plastique et récupère la pièce convoitée. Voici donc comment ce Tiger fut sauvé de la casse et finit ses jours à La Gleize.

Un serpent découvert à Canach (Luxembourg)

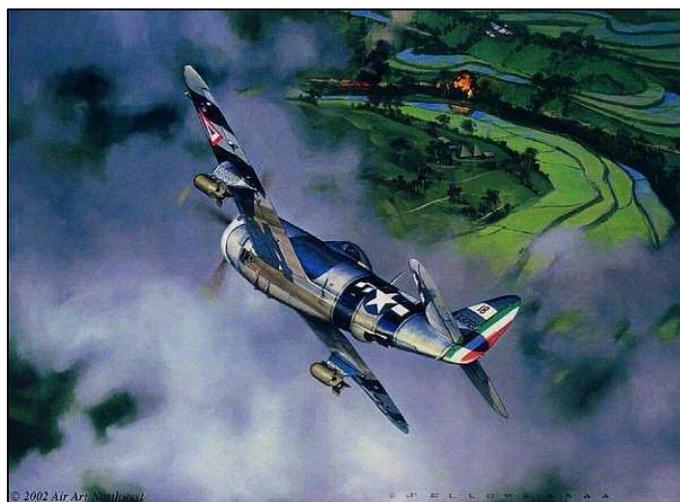
Dans les années 50, un fermier travaillant dans son champ près de Canach au Luxembourg déterre un objet qu'il prend pour un engin explosif datant de la seconde guerre mondiale. Le service de déminage luxembourgeois fut dépêché sur place. Les soldats eurent alors la surprise de découvrir un US M3 Demolition Snake. De quoi s'agit-il ? Tout simplement d'un outil de déminage composé de différents éléments circulaires s'emboîtant les uns dans les autres et pouvant atteindre plusieurs dizaines de mètres de long, se terminant par une forme conique. L'apparence complète de l'objet et sa fonction lui ont donné son nom : le Demolition Snake.

Le Bangalore Torpedo, qui est une charge explosive placée au bout d'un tube que l'on peut allonger au fur et à mesure en ajoutant d'autres tubes, servait de charge explosive à ce fameux US M3 Demolition Snake (<http://www.strictly-gi.com/bangalore.html>). Cette pièce d'une extrême rareté peut être admirée au Musée National de l'Histoire Militaire de Diekirch, au Luxembourg. Les photos de cet outil sont malheureusement quasi introuvables. Néanmoins, vous en trouverez un échantillon sur le site même du musée :

<http://www.nat-military-museum.lu/pageshtml/virtualmuseumtour.php#sr13>

Comment le Mexique a-t-il basculé dans le camp Allié ?

Dans la nuit du 13 mai 1942, un U-boot coule le « Potrero del Llano », un pétrolier mexicain. Le Mexique, ayant rompu ces relations diplomatiques avec les forces de l'Axe à la suite de l'attaque japonaise sur Pearl Harbour, demande des explications à l'Allemagne. En guise de réponse un U-boot, participant à l'Opération Paukenschlag, coule un deuxième pétrolier mexicain. Ces actes de guerre font basculer définitivement le Mexique dans le camp Allié, déclarant de ce fait la guerre aux forces de l'Axe le 22 mai.



Mais comment le Mexique, qui sous la présidence de Lazaro Cardenas était un pays neutre, devint par la force des choses un membre du camp allié ? Pour répondre à cette question il faut rappeler quel était le contexte de politique intérieure du Mexique à la fin des années 30.

Comme de nombreux pays, la situation politique mexicaine à la fin des années 30 était agitée par les tensions entre les groupes de sympathisants fascistes (Parti Sinarquiste) et communistes. Ces tensions alarmèrent les



Manuel Avila Camacho et Franklin Roosevelt – DR

Etats-Unis, qui voyaient d'un mauvais œil ces troubles provenant de l'autre rive du Rio Grande. Le gouvernement américain offrit son aide au gouvernement mexicain. Celle-ci fut d'autant mieux acceptée que le Mexique traverse une profonde crise économique, crise que la nationalisation des compagnies pétrolières n'arrive pas à atténuer. Le Mexique étant neutre, l'Allemagne et le Japon lui firent des propositions commerciales dont les termes permettaient d'échanger du pétrole contre des matières premières, propositions qui n'aboutirent pas.

Les liens entre les Etats-Unis et le Mexique furent renforcés après l'élection du nouveau président mexicain en décembre 1940, Manuel Avila Camacho. Roosevelt le soutint politiquement en lui dépêchant des spécialistes du FBI et du contre espionnage notamment pour l'aider à contrer les forces politiques d'opposition. En effet Roosevelt craignait que des groupes profascistes profitent de l'incertitude politique du Mexique pour prendre le pouvoir et favoriser ainsi l'implantation de bases militaires, sous-marines notamment, de l'Axe sur le flanc sud des États-Unis. Mais la crainte majeure, fondée par ailleurs, du gouvernement de Washington était que l'Allemagne utilise le Mexique comme base arrière à ses actions d'espionnage et de sabotage vers les États-Unis, supposant même une invasion de celui-ci par les forces impériales nippones.

Ces liens furent aussi renforcés par une aide économique. Le nouveau président avait une conception bien différente de celle de son prédécesseur des relations américano-mexicaine. En effet Manuel Avila Camacho, suite aux nationalisations des sociétés pétrolières américaines réalisées par son prédécesseur Cardenas, décida de compenser leurs pertes et leur accordèrent l'établissement de nouvelles installations pétrolières. En échange le gouvernement américain fit bénéficier le Mexique de la loi Prêt-Bail ce qui lui permit d'améliorer sensiblement la qualité de ses forces armées.

Les Mexicains n'étaient cependant pas enclins à entrer en guerre. Le basculement de l'opinion publique eut lieu lorsque les allemands décidèrent d'attaquer les navires marchands mexicains, conjugué à une campagne de propagande bien orchestrée de la part des alliés dont la finalité fut de faire croire aux citoyens mexicains qu'une invasion du continent nord-américain par les forces de l'Axe était possible.

Une fois le Mexique en guerre des dizaines de milliers de ses citoyens traversèrent le Rio Grande pour devenir des salariés agricoles, pour travailler pour des sociétés de chemin de fer ou pour s'engager dans l'Armée américaine. L'armée mexicaine apporta une aide non négligeable à la surveillance des côtes et à la recherche d'espions. Une unité de la Mexican Air Force fut utilisée sur le front du Pacifique. Cette unité, le Squadron 201, surnommée « Les Aigles Aztèques » et rattachée au 58ème Fighter Group, soutint les troupes au sol de Douglas MacArthur lors des campagnes des Philippines et de Formose à bord de leurs P-47 Thunderbolt.

Sources :

http://www.mexconnect.com/mex_/travel/slenchek/slmexicoww2.html
http://www.adip.info/2001_2002/jan/01_history.php
http://www.nps.gov/history/history/online_books/5views/5views5d.htm
<http://www.geocities.com/dutcheastindies/201squadron.html>

Le Northover Projector



Le Northover Projector est une arme antichar rudimentaire développée par le Major Robert Harry Northover pour être une arme de service de la Home Guard, pendant la Seconde Guerre Mondiale et même après. Pesant 34 kg montée, d'un calibre de 2,5 inches (2,5 pouces ou 63.5 mm) et d'une portée pratique de 100 m environ, ce mortier particulier n'a jamais servi en situation de combat. L'équipage de la pièce était généralement constitué de deux hommes mais on pouvait leur adjoindre un pourvoyeur supplémentaire ainsi qu'un autre homme désignant les cibles.

Les différentes munitions étaient propulsées par le truchement d'une charge de poudre noire. Le « projecteur » pouvait lancer des grenades à main (Standard n°36), à fusil antichar (Standard n°68), ainsi que des bouteilles calibrées, remplies de phosphore (Standard n°76).

N'ayant pas de dispositifs de récupération des gaz, l'arme était considérée comme sans recul, celui-ci étant absorbée par le « quadripied ». Une évolution de l'arme permis de rendre son transport « montée » plus aisé, par l'utilisation de charrettes spécifiquement adaptées.

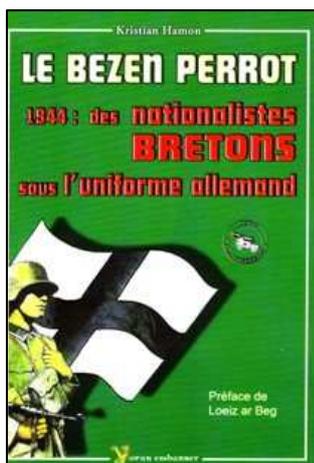
En pratique le Projector n'apportait pas d'avantages notables par rapport à l'utilisation traditionnelle des grenades et les servants redoutaient de se servir des bouteilles de phosphore qui avaient tendance à se briser dans le tube au moment de la combustion de la poudre noire...

Sources : The complete Encyclopedia of weapons of WW2, Bishop
<http://www.home-guard.org.uk/hg/northover.html>

Bezen Perrot

Interview de Kristian Hamon

Par Stéphane DELOGU



Le Bezen Perrot : nationalistes Bretons sous l'uniforme allemand Kristian Hamon, éditions Yorann Embanner

En 1944, des nationalistes Bretons acceptent d'endosser l'uniforme Allemand et combattent la résistance dans une lutte fratricide parsemée d'exactions et d'actes impardonnables. Défaits à la libération de la Bretagne en août 1944, les survivants du « Bezen » se réfugièrent en Allemagne, donc certains – ceux qui n'auront pas déserté – continueront le combat dans la Waffen SS. Attachés au Sipo-SD de Rennes ces nationalistes ardents, partisans de la collaboration armée ont baptisé leur groupe de combat, évalué entre 70 et 100 hommes, du nom de l'un des membres les plus intégristes du PNB : l'abbé Perrot, tué par la résistance Bretonne en 1943. Kristian Hamon nous invite à découvrir un épisode parmi les plus noirs de la Bretagne sous l'occupation tout en livrant un récit dense, magnifiquement documenté et vivant. **15,00 environ, disponible sur alapege.com et abebooks.fr** . Kristian Hamon a accepté de

répondre à quelques questions pour l'Histomag.

HM44 : La lecture de votre livre conduit à s'interroger sur les mouvements autonomistes bretons des années 30. Peut-on dire que la doctrine du PNB s'approche en certains points de la doctrine nazie ?

K.H Sur certains points, mais sur certains points seulement, on peut effectivement dire qu'il y a des similitudes entre la doctrine (encore qu'il s'agisse d'un bien grand mot pour définir tout un fatras d'idées fascistes de l'époque) du PNB et le nazisme.

Il suffit de lire certains articles du journal « L'Heure Bretonne » pour s'en convaincre : notamment à propos de l'antisémitisme, du racisme, du culte du chef, d'Europe Nouvelle « Nordique » etc. C'est particulièrement net au début de l'Occupation avec Olier Mordrel, déjà qui lui était un doctrinaire, et dont l'adhésion aux théories nazies étaient déjà connues avant-guerre. Avec la victoire de l'Allemagne les dirigeants du PNB ont à un moment cru dans une possible autonomie de la Bretagne. Leur déception sera grande après l'entrevue Pétain-Hitler de Montoire et le choix de la collaboration par l'État français. Les Allemands continueront néanmoins de soutenir et de financer le parti, comme beaucoup d'autres mouvements de minorités nationales en Europe, ne serait-ce que pour des raisons de propagande. Mais aussi stratégiques, la Bretagne faisant face à la Grande-Bretagne. De toute façon « L'Heure Bretonne » continuera de soutenir la politique de l'Allemagne tout au long de l'Occupation. De là à en conclure que l'ensemble des membres du PNB étaient des nazis convaincus est une affirmation totalement exagérée.

HM44 : On constate que finalement le Bezen Perrot ne dépassera jamais le cap d'une centaine d'hommes. N'est-ce pas un constat d'échec pour le PNB ?

KH : : C'est exact, les effectifs du Bezen Perrot étaient d'environ 70 hommes. Est-ce un constat d'échec pour le PNB ? Il est difficile de répondre dans la mesure où le Bezen évoluait à la marge du parti et sous la seule direction de Lainé qui agissait de façon autonome. Ses membres seront d'ailleurs exclus du PNB début 44 par Delaporte ! Le Bezen n'est en fait que le dernier avatar et l'aboutissement ultime des différents groupes plus ou moins clandestins et paramilitaires créés par Lainé dès les années 30. Je n'ai pas fait le calcul, mais en pourcentage et par rapport au nombre d'adhérents du PNB, l'engagement de certains de ses militants dans la collaboration armée doit être à peu près similaire aux autres partis collaborationnistes. L'échec était déjà patent lors de la création du CNB en juillet 40 à Pontivy. Mordrel et Debauvais étaient rentrés dans les fourgons nazis avec les prisonniers bretons libérés des stalags. On se souvient que Lainé comptait sur ces jeunes gens pour créer son armée bretonne, le « Lu Brezhon ». Il n'y aura pas grand monde pour le suivre. La plupart des « libérés malgré eux » préférant regagner leurs pénates plutôt que la vie de caserne avec lever des couleurs au son du biniou ! Il n'empêche que force est de constater qu'ils ont fait un tort énorme à la cause bretonne dans les années d'après-guerre. Je n'ai pas connaissance d'études réalisées à ce sujet, mais je suis convaincu que dans les régions où le Bezen s'est « illustré », il y avait une certaine honte à parler breton de crainte d'être assimilé à des « Breiz Atao » (Bretagne toujours). J'ai eu des témoignages dans ce sens.

HM44 : La tâche obscure et particulièrement répressive confiée au Bezen Perrot s'inscrit-elle dans ses aspirations, ou bien au contraire, les hommes du Bezen souhaitaient-ils plutôt participer à des opérations militaires ?

KH : Soyons clairs : bien avant la création du Bezen, certains membres du PNB ou du Service Spécial de Lainé étaient déjà des agents au service des allemands et infiltraient les réseaux de résistance (exemple le réseau Gallais de Fougères). Pour faire court, le « Bezen Cadoudal » a signé une convention avec le SD de Rennes en novembre 44, après l'exécution de Yann Brickler, un responsable local du PNB de Quimper connu pour ses accointances avec les Allemands. Il prendra ensuite le nom de Bezen Perrot après l'exécution du curé de Scignac (29), l'abbé Perrot. A l'origine, son rôle consistait à assurer la protection des responsables du PNB menacés par la Résistance. Mais très vite il va se trouver engagé dans une spirale infernale d'opérations de police puis de rafles et d'attaques des maquis aux côtés du SD. En schématisant, on peut dire qu'il y avait deux groupes au Bezen : les purs et durs, issus du Service Spécial, une trentaine d'hommes environ, qui suivront leur chef jusqu'au bout en Allemagne. Puis les dernières recrues, jeunes pour la plupart et souvent issus des Bagadoù Stourm, le service d'ordre du PNB. Ils désertèrent pratiquement tous lors de la retraite vers l'Allemagne. Pour les premiers « Gours » issus du Service Spécial - c'est ainsi qu'ils se nommaient en breton - la participation aux rafles ou tortures ne semblent pas leur avoir posé de problèmes et ils ne semblent avoir manifesté aucun état d'âme. Au contraire, certains semblant même y éprouver du plaisir. Ils seront tous condamnés à mort par contumace. Pour le second groupe, une trentaine d'hommes également, les choses ne semblent pas s'être passées comme ils le souhaitaient. Beaucoup ont été trompés dans la présentation qu'on leur a fait du Bezen. Ce sont les « seconds-couteaux ». Certains d'entre eux ayant même dit qu'ils auraient préféré se battre sous uniforme de la Wehrmacht sur le front plutôt que de faire des opérations de basse police contre des compatriotes bretons. Mais vous pensez bien que la Wehrmacht n'avait que faire de cette troupe hétéroclite et mal entraînée sur le front de Normandie ! Finalement, ils ne seront que de pauvres supplétifs de la police SS, ayant porté l'uniforme ennemi et les armes en temps de guerre sur le territoire occupé et participé à la répression contre d'autres patriotes français !

HM44 : On observe qu'à aucun moment des liens ne semblent avoir existé avec d'autres unités ou partis de la collaboration. Comment expliquez-vous cet état de fait ? Dans le cas contraire, comment et avec qui se sont noués ces contacts ?

KH : Il était d'emblé difficile pour le PNB d'avoir des relations avec les autres partis collaborationnistes français de la zone occupée dans la mesure où c'était un parti indépendantiste qui remettait en cause l'unité nationale représentée par Pétain.

Mais entre la création d'un état breton affichée au début puis l'autonomie ou une certaine indépendance dans une « Europe Nouvelle » des peuples, Delaporte naviguait à vue ! Toujours est-il qu'il y aura bien des contacts avec le PPF de Doriot. Le « Grand Jacques » ayant en effet une résidence en Bretagne. Debauvais assistera même à leur congrès. Sur le terrain par contre, les accrochages étaient nombreux entre les vendeurs de « L'Heure Bretonne » ou les Bagadòù et les militants d'autres mouvements collaborationnistes : RNP, MSR, Francistes etc. La police de vichyste devant souvent intervenir. Quant au Bezen Perrot, il va se retrouver de fait, lors des opérations menées contre les maquis bretons par le SD au printemps 44, aux côtés des Francs-Gardes de la Milice, des membres de la SSP, police d'autoprotection (SelbstschutzPolizei) un groupes de jeunes français armés recrutés par le SD, mais qui ne portaient pas d'uniformes allemands et une autre bande de voyous de la pire espèce : le Groupe d'Action pour la justice sociale issu du RNP ! Vu le contexte de ces opérations et les tortures commises soit à Locminé, soit à Uzel, l'heure n'était pas aux discussions théoriques ou idéologiques. .

HM44 : A la fin de l'année 44, quelques membres du Bezen Perrot parviendront à s'engager dans les rangs de la Waffen SS et combattront en Allemagne. N'y a-t-il pas là une incohérence avec le but initial d'indépendance de la Bretagne ?

KH : En septembre 44, les rescapés du Bezen, une trentaine d'hommes, c'est-à-dire ceux qui avaient suffisamment de choses à se reprocher pour ne pas rester en France, passent en Allemagne. On retrouve là les plus engagés, les purs et durs du Service Spécial. Lainé leur proposera le choix suivant : soit suivre une formation de radio et de sabotage, les SS ayant projeté de les envoyer ensuite derrière les lignes ennemies, soit un engagement dans la Waffen-SS pour aller combattre sur le front russe. Certains feront ce choix. Je ne sais pas combien et vous imaginez qu'ils se garderont bien de se manifester plus tard ou d'écrire leurs mémoires ! Je pense qu'à ce stade, il n'est plus question de notions d'indépendance de la Bretagne ou de contradictions quelconques. Il s'agit d'un aboutissement ultime et d'un engagement total dans la lutte armée contre les communistes et qui n'a plus grand chose à voir avec leurs convictions bretonnes. Nous sommes plutôt là dans le registre des « Bienveillantes » !

HM44 : Comment expliquer aujourd'hui que des bretons aient pu lutter aux côtés du SIPO SD ? Avaient-ils reçu des garanties d'indépendance en cas de victoire allemande ?

KH : Difficile de répondre, car au moment où le Bezen s'est engagé directement aux côtés du SD, fin 43, il n'y avait plus grand monde en France qui pariait sur une victoire allemande. Au printemps 44, la plupart des français attendaient et espéraient une intervention des Alliés. Croire alors en une possible indépendance de la Bretagne accordée par une Allemagne victorieuse semble totalement irréaliste aujourd'hui. Non, la création du Bezen est d'abord un réflexe d'autodéfense contre les menaces de la Résistance. Et c'est vrai qu'il y aura plusieurs exécutions parmi les membres du PNB. La suite est une spirale infernale qu'ils ne maîtriseront plus.

HM44 : On remarque qu'à l'heure actuelle, le Bezen Perrot est toujours matière à polémique et possède toujours quelques défenseurs, comment expliquez-vous cet état de fait ?

KH : Soyons clairs : rares sont les défenseurs du Bezen Perrot, à part quelques nationalistes extrémistes nostalgiques de cette époque. Mais il est vrai que cette période sombre de l'histoire du mouvement breton suscite encore des polémiques. Ce qui n'est plus le cas, ou dans une moindre mesure, pour la collaboration française. Depuis les ouvrages de Paxton ou des films comme « Le chagrin et la pitié », on peut aborder cette période de manière sereine. Ce n'est malheureusement pas encore le cas en Bretagne. Il y a, à mon sens, plusieurs raisons à cela. Tout d'abord le nationalisme breton, et ce n'est pas spécifique à la Bretagne, repose sur trois piliers fondamentaux : l'unité territoriale (Nantes en Bretagne), la langue (le breton langue officielle) et une histoire. Or il faut bien constater que la Bretagne a été amputée de la Loire-Inférieure par Pétain sous l'Occupation. Que le breton moderne (unifié) que l'on enseigne aujourd'hui a été mis en place par Roparz Hemon sous l'Occupation. Vous comprenez donc qu'il est difficile de faire l'impasse sur cette triste période de l'histoire de la Bretagne si l'on aborde ces sujets. L'autre raison est un problème de génération. Pour beaucoup de militants bretons, et j'étais concerné, il y a encore une trentaine d'années ces nationalistes du PNB ou anciens du Bezen nous étaient présentés comme des victimes de l'épuration et de la répression françaises qui méritaient le respect. Je n'invente rien. Il faut avoir également à l'esprit que bon nombre d'entre eux ont été condamnés à des peines d'indignité nationale et interdits de séjour en Bretagne après les procès de l'épuration. Ils se retrouveront dans la région parisienne où ils formeront un groupe « d'exilés » très soudés. Au fil des amnisties accordées après-guerre, ils vont revenir en Bretagne et se refaire une virginité politique en investissant les mouvements folkloriques ou culturels. Tout naturellement leurs enfants prendront la relève. Ils ne sont évidemment en rien responsables des errements de leurs aînés. Malgré les amalgames douteux qui ont pu être écrits ici ou là. Mais, élevés dans un certain esprit, notamment de « victimisation », il est compréhensible qu'il soit douloureux pour certains de lire aujourd'hui une histoire qui ne correspond pas exactement à ce qu'on leur a raconté jusqu'à présent. D'ailleurs : « On ne parlait pas de ces choses là à table » est le témoignage que j'ai le plus entendu. Heureusement, les choses évoluent, les jeunes bretonnants d'aujourd'hui sont totalement décomplexés vis-à-vis de cette période sombre de l'histoire du mouvement breton. Mais il est important qu'elle soit connue ou enseignée, ne serait-ce que pour montrer jusqu'où peut aller un nationalisme exacerbé.

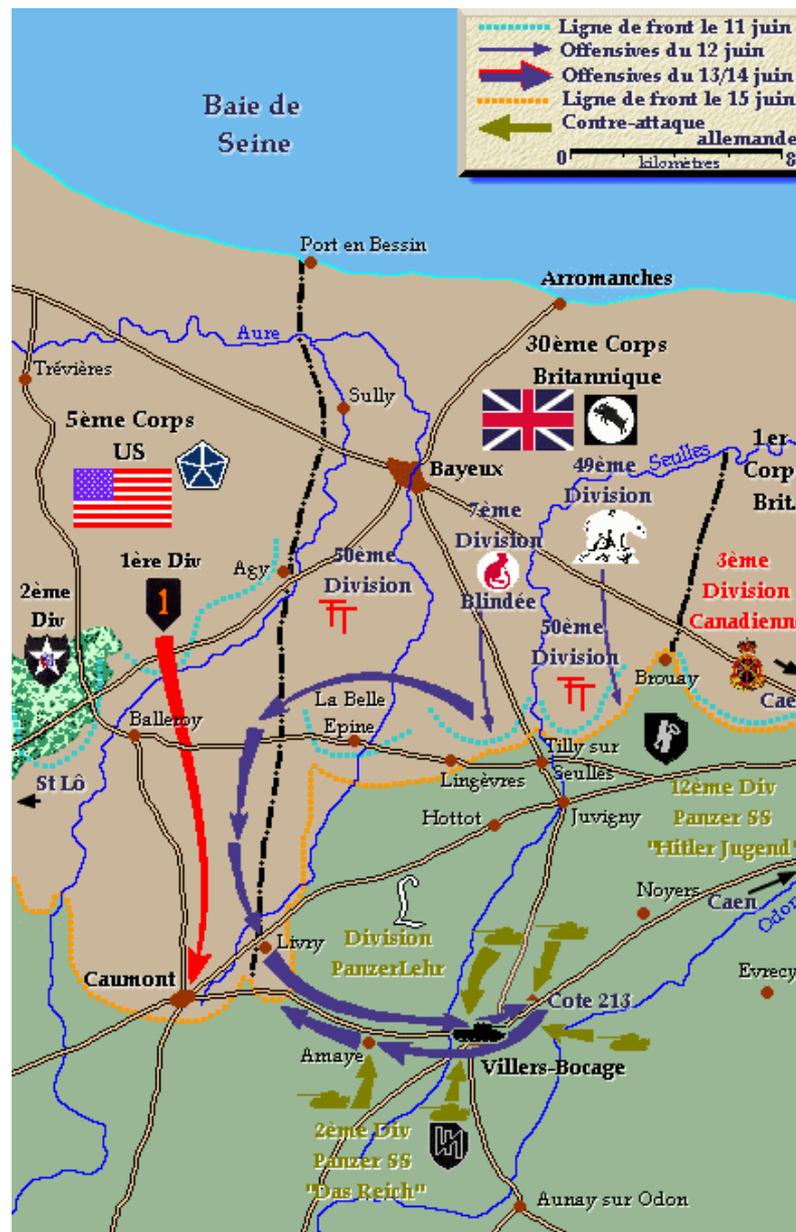
13 JUIN 1944 VILLERS BOCAGE

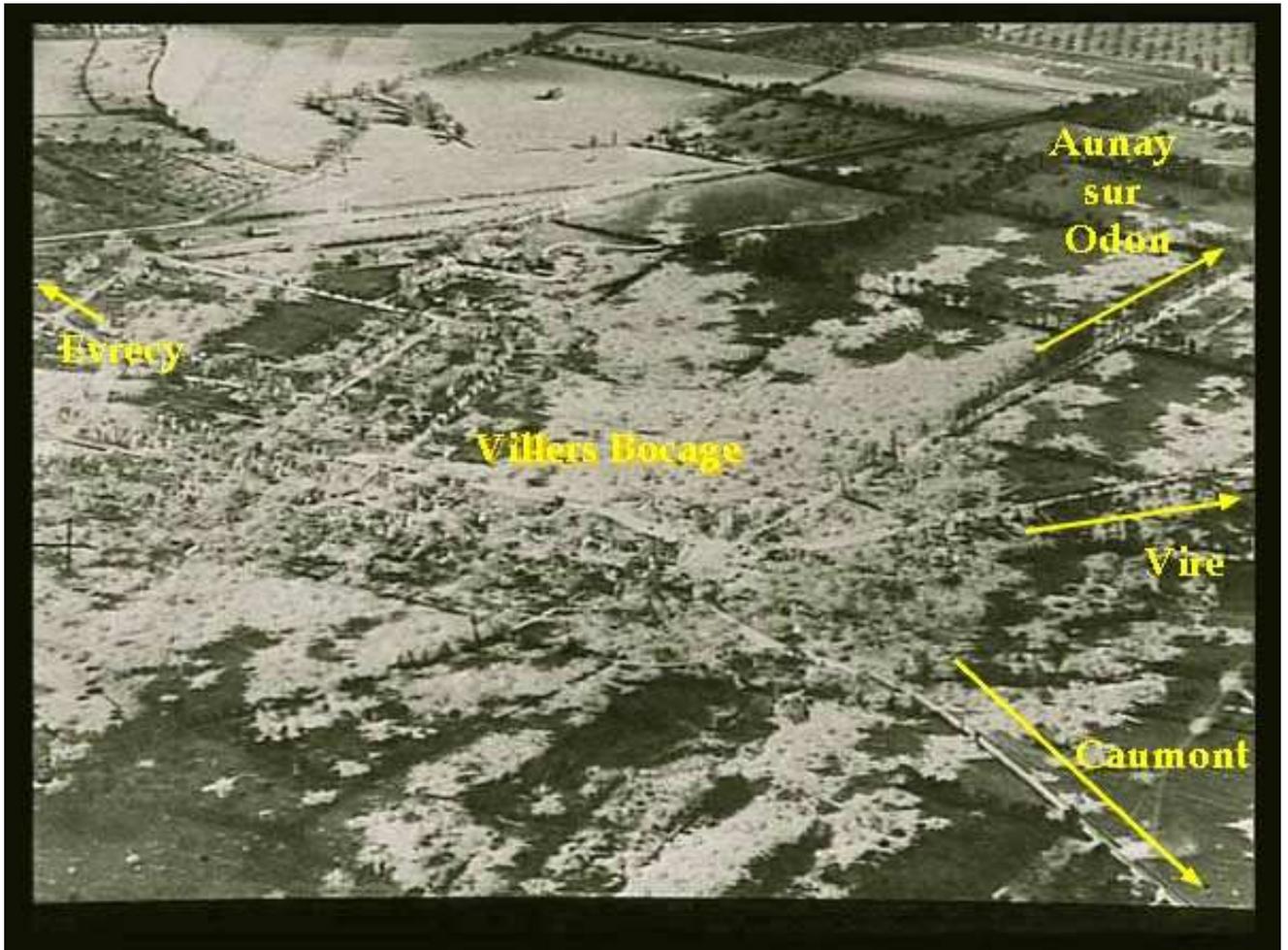
Par Jean Secardin
et Michel Le Querrec

Synthèse et mise en page : J. Secardin

Cohésion et vérification des données : Michel Le Querrec

Depuis près d'une semaine les troupes alliées progressent vers l'intérieur des terres. A l'Ouest de Caen, la poussée est si forte que la 352ème Division d'infanterie doit reculer et laisse une ouverture béante sur les flancs de la Division Panzer Lehr. Montgomery, conscient de l'opportunité qui s'offre à lui, décide de lancer l'opération **Perch**. La 7ème Division blindée "Rats du désert" va contourner le front et, par un mouvement tournant à la limite du Vème Corps américain et du XXXème Corps britannique, surprendre les arrières de la Panzer Lehr en se rendant maître de Villers Bocage.





Vue aérienne de la région de Villers Bocage. DR

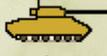
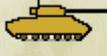
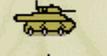
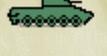


Ci contre, à gauche, carte du positionnement des unités au 13 juin 1944.

© Jean Secardin

Les britanniques ignorent que la 2ème compagnie de chars lourds du S.S Schwere Panzer Abteilung 101 a reçu comme mission de prendre et de tenir la cote 213, point situé aux abords de Villers Bocage. Après avoir atteint sa position dans la nuit pour ne pas être remarqué par l'aviation alliée, Michael Wittmann et ses blindés sont en position à environ 150 mètres au sud de la RN 175. Il y a là 6 chars Tigre (205, 221, 222, 223, 233 et 234) alors que la colonne britannique compte environ 200 blindés . (Voir tableau ci-dessous).

Forces alliées

Unité	Objectif
<p>8th King's Royal Irish Hussars</p>  <ul style="list-style-type: none">  40 Cromwell  6 Sherman Firefly  6 Crusader Anti-Aircraft  8 Scout Cars Humber 	
<p>4th County of London Yeomanry (Sharpshooters)</p>  <ul style="list-style-type: none">  55 Cromwell  6 Sherman  11 Stuart (Honey)  6 Crusader Anti-Aircraft  8 Scout Cars Humber 	<p>Capture et sécurisation de la côte 213</p>
<p>17th Queen's Royal Regiment</p>  <ul style="list-style-type: none">  6 canons de 6 livres  6 mortiers de 3 pouces  30 Bren Carriers 	<p>Sécurisation des sorties de Villers-Bocage (hormis celle de l'église) QG dans le bas de Villers Compagnie A : secteur de la gare Compagnie B : centre ville Compagnie C : rues Pasteur et Clémenceau Compagnie D : près du cimetière</p>
<p>22nd Armoured Brigade PC 22^{ème} Brigade</p>  <ul style="list-style-type: none">  Chars Cromwells  Half Track de reconnaissance 	
<p>5th Royal Tank Regiment</p>  <ul style="list-style-type: none">  42 Cromwell  16 Sherman  11 Stuart (Honey)  6 Crusader Anti-Aircraft  8 Scout Cars Humber 	<p>Capture et sécurisation de la zone de Maisoncelles-Pelvy (3km SO) au sud de la D71 qui relie Caumont à Villers. Position à la cote 142 qui surveille la ville au fond de la vallée</p>
<p>5th Royal Horse Artillery</p>  <ul style="list-style-type: none">  23 canons Automoteurs Sexton 	<p>Capture et sécurisation des autres sorties de la ville : Batteries de Sexton au nord de la D71, dans le vallon où coulent les rus du Coudray et de Pont Chouquet</p>

Forces allemandes

SS. Schwere Panzer Abteilung 101/1^{ère} SS Panzer
Division Leibstandarte Adolf Hitler



SS Sch. Pz. Abt 101

2ème Compagnie de chars lourds du 101 Abt
puis
1ère Compagnie de chars lourds du 101 Abt
secondée par des éléments de la Panzer Lehr



*Tiger I Late Version occupé par Michael
Wittmann lors de son assaut (DR)*



Les allemands qui (ont dû se déplacer plusieurs fois dans la nuit suite à des tirs d'artillerie et attendent le moment propice pour intervenir) observent la progression des anglais. Wittmann aperçoit la colonne anglaise du 4ème CLY Escadron A quitter *Villers Bocage* et se diriger vers la cote 213, à proximité de ses chars. Alors que les anglais s'installent pare-chocs contre pare-chocs sur le bas côté, Wittmann décide d'attaquer entre la cote 213 et *Villers Bocage*, isolant ainsi totalement le 4ème CLY Escadron A. Alors que le N°233 est bloqué par un problème de chenilles, Wittmann se dirige vers son Tigre N°205 mais, voulant gagner du temps, il se précipite vers le Tigre le plus proche, le N°234. Après quelques mètres, des problèmes de moteur se manifestent. Il saute alors dans le char qui le suit, N° 222 de Sowa, et prend la direction du Nord pour rejoindre la RN 175. Les deux chars opérationnels restant reçoivent l'ordre de tenir la position pendant que leur leader mènera l'attaque. Il compte sur l'effet de surprise pour infliger le plus de pertes possibles aux anglais en attendant les renforts.

"Je n'ai pas pu rassembler ma compagnie. J'ai dû agir très vite car je dois supposer que l'adversaire nous a déjà repérés pour me détruire sur ma base de départ. Je suis parti avec mon char. J'ai ordonné aux deux autres chars de ne reculer à aucun prix mais de tenir le terrain"

Le SS-Obersturmführer Wittmann © Bundesarchiv



Ci dessous, photographies de reconstitution, avec l'aimable autorisation de Historical Film Services
<http://www.historicalfilmservices.com/>

Il est 8 heures (9 heures pour les allemands) quand le Tigre de Wittmann se met en branle. En quelques minutes en direction de *Caen*, il va détruire 3 chars (1 Sherman Firefly et 1 Cromwell à droite, 1 à gauche) avant de prendre la direction de *Villers* tout en mitraillant sans discontinuer les half-tracks de la *Rifle Brigade*. Il va ainsi détruire 9 half-tracks, 4 loyd-carriers, 2 carriers, 2 canons anti-chars de 6 livres puis 3 chars légers Stuart (Honey) et 1 autre half-track. A l'entrée de la ville, il détruit à nouveau 3 des 4 Cromwell en position à hauteur de la ferme Lemonnier.

Quelques véhicules Britanniques



Half Track M3A1



Loyd Carrier de la Rifle Brigade



Char léger Stuart (Honey)



Char Sherman Firefly
du 4ème CLY



Colonne anglaise détruite après
le passage du Tigre de Wittmann



Char Cromwell détruit à l'entrée
de *Villers Bocage*

Wittmann s'engage alors dans *Villers Bocage*. Seul! Il suit la rue G. Clémenceau où il détruit 2 Sherman de commandement (tourelle en bois factice) du *5ème RHA* avant de mettre hors de combat 1 scout-car et 1 half-track. Comme Wittmann arrive place Jeanne d'Arc, il se trouve face à face avec le Sherman Firefly du sergent Lockwood du *Squadron B*. Les Sherman Fireflies sont les seuls à pouvoir tenir tête aux Tigre allemands et le char anglais envoie 4 obus de 17 livres vers le char allemand.

Un obus atteint la caisse du Tigre qui riposte en abattant un pan de mur sur le Sherman. Wittmann fait alors demi-tour, son char à peine endommagé. De retour dans la rue Clémenceau, le char Cromwel qui n'avait pas été détruit (celui du capitaine Dyas) lui fait face : 2 obus de 75mm n'arrête pas le Tigre alors qu'un seul obus de 88mm met aussitôt le Cromwell hors de combat.



Tiger I du Sch.Pz Abt 101 abandonné dans le centre ville de Villers Bocage. © Bundesarchiv

Comme il poursuit sa route pour quitter *Villers Bocage*, le char reçoit un obus anti-char dans la chenille gauche. Il sera rangé le long du trottoir, devant le magasin Huet-Godefroy non sans avoir auparavant tiré sur tout ce qui est à sa portée. Pensant par la suite pouvoir réparer le char, Wittmann et son équipage l'abandonnent sans le détruire et quittent le lieu de l'engagement à pied et sans armes.

M. Wittmann et ses hommes finiront par rejoindre le QG de la Division Panzer Lehr, situé à près de 7 km de là. Suite à son intervention, 15 Panzer IV du 11ème bataillon du Panzer Regiment 130 vont partir d'*Orbois* en direction de *Villers Bocage* sous le commandement du capitaine H. Ritgen dans le but d'en bloquer les sorties Nord. Avant d'atteindre leur objectif, ils sont pris sous le feu de canons anti-chars anglais et se trouvent bloqués, un char prenant feu. Bayerlein, commandant de la Panzer Lehr, prévenu de la situation, leur ordonne de se replier sur *Villy Bocage*. Les chars prennent la direction du château de *Parfouru sur Odon*, où, après remise en état des 14 restants, ils repartent au combat sous les ordres du sous lieutenant Philipsen : 4 attaquent par le sud (2 sont détruits alors que les 2 autres se replient) et 10 par la rue Georges Clémenceau (2 détruits).

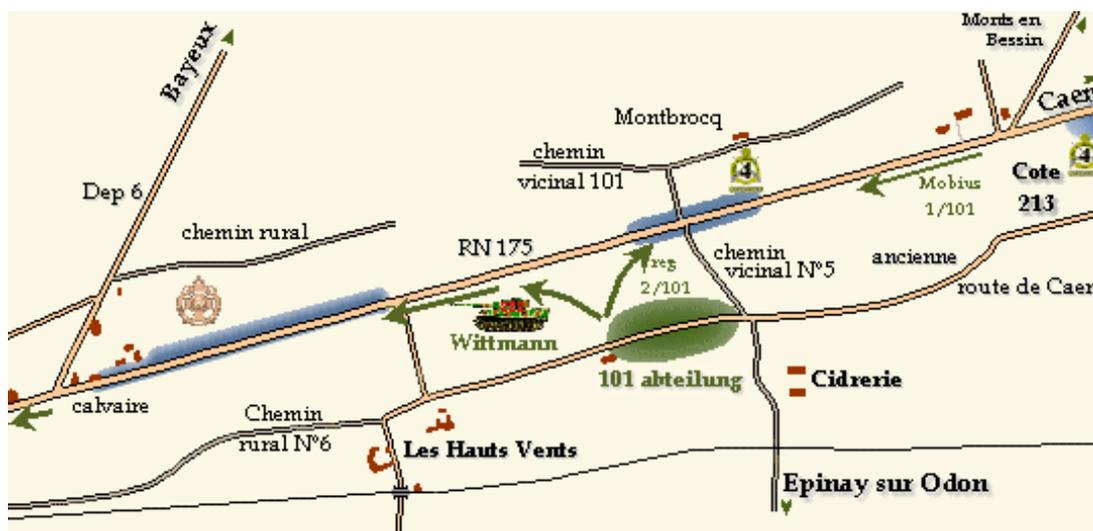


Dietrich Wittmann et Weiser en discussion au PC du I.SS-Panzerkorps à Baron-sur-Odon le 13 juin en fin d'après-midi

© Bundesarchiv

M. Wittmann sera ensuite ramené en schwimmwagen à la cote 213 pour parler avec Mobius (chef de la 1ère compagnie) de la seconde attaque que le 101ème Abteilung s'apprête à livrer. Les chars de Mobius entrent dans la ville par la route d'Evrecy et rejoignent ceux de la Panzer Lehr sur la place du marché

et coordonnent leur offensive.



Progression du SS. Sch. Pz Abt 101 sur la RN 175. © Jean Secardin

Ils vont se répartir l'occupation de la ville par la rue Pasteur vers la place Jeanne d'Arc, les rues Saint-Germain, Emile Samson et vers le carrefour de la rue Jeanne Bacon et du boulevard Joffre. Mais la résistance anglaise s'est maintenant organisée et l'effet de surprise ne joue plus. Un seul canon anti-char de 57mm du 1/7ème Queen's qui prenait la rue Jeanne Bacon en enfilade atteint 3 Tigre dont un pourra être remis en état. A la fin de l'après-midi, et malgré la tentative de mouvement tournant des chars de l'escadron B, Villers-Bocage restera allemand et sera le symbole du plus cuisant échec britannique de la campagne de Normandie.

Pertes Anglaises:

- | Unité | |
|-------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------|
|  | quelques Honey/Stuart |
|  | 20 Cromwell, 4 Sherman Fireflies, 3 Honey/Stuart, 1 Half-track, 3 Scout-car |
|  | 9 Scout-car |
|  | 9 Half-tracks, 2 Bren-carrier, 4 Lloyd-carrier |
|  | 2 Cromwell, 1 Sherman |

Côté allemand, on ne déplore la perte que de 6 Tigre (dont 1 sera remis en état) et 5 Panzer IV. La propagande allemande de l'époque avait besoin d'un héros : l'épisode de *Villers-Bocage* a donc quasiment été attribué à M. Wittmann seul qui se voit attribuer 27 des 30 chars anglais détruits!! Si l'on vérifie plus avant les chiffres, on arrive au score (déjà impressionnant) de 12 chars (5 Cromwell, 3 Honey/Stuart, 4 Sherman) plus 1 Scout-car, 10 Half-tracks et 4 Lloyd-carrier. Le total fait bien 27 mais pas 27 chars! L'as allemand des blindés, héros du front de l'Est, venait de se mettre une fois de plus en évidence. Son supérieur, Sepp Dietrich, le précita pour la Croix de Fer avec feuilles et glaives, décoration qui lui sera remise en main propre par le Führer le 25 juin à Berchtesgaden.



Equipage du Schwere Panzer Abteilung 101 en Normandie © Bundesarchiv

Liens :

<http://www.panzerace.net/>
<http://panzers2.tripod.com/>
<http://www.panzermuseum.com/>
<http://www.alanhamby.com/tiger.html>
<http://www.panzer.punkt.pl/>

Bibliographie :

Villers-Bocage de Henri Marie (Heimdal)
Historica n°38 : Tigres au combat Villers-Bocage
39-45 Magazine : Différents articles



Positionnement des Tiger I dans Villers Bocage. © Jean Secardin

Remarques

Les témoignages des vétérans allemands et britanniques, ainsi que des civils français sont contradictoires sur de nombreux points. Aussi, les différents livres et sites consultés fournissent-ils des versions sensiblement différentes de cette bataille du 13 juin 1944 à Villers-Bocage.

Les exploits de Michael Wittmann relatés par son chef Sepp Dietrich dans sa proposition de décoration et de nomination au grade de SS Hauptsturmführer sont carrément faux. Aussi, les auteurs de cet article sont ouverts au dialogue avec leurs lecteurs



Tiger I du Sch. Pz Abt 101 dont on remarquera le zimmerit et sur la droite du glacis, le blason du Bataillon

© Bundesarchiv



Prisonniers Anglais à l'issue des combats. Au premier plan, on distinguera un trooper des Queen's ainsi que l'atteste son « tittle » et l'insigne de la 7th Armoured Division. © Bundesarchiv

POLONAIS EN NORMANDIE

Par Stéphane Brière

Après de multiples péripéties des plus rocambolesques aux plus tragiques -suite à l'occupation de la Pologne par les nazis et les soviétiques en 1939, et, à la débâcle française de 1940- des contingents hétéroclites de l'armée polonaise, ayant combattu en Pologne et en France, parviennent en Grande-Bretagne et se regroupent en Ecosse. Le 26 février 1942, sur ordre du Général Sikorski, chef du gouvernement polonais en exil à Londres, et avec l'accord du gouvernement britannique naît la Première Division Blindée Polonaise. Elle est confiée au Général Maczek.

Organigramme 1944

Après 18 mois d'organisation et d'instruction intensives, la 1^{ère} D.B. Polonaise compte :

- 885 officiers
- 15 210 sous-officiers et hommes de troupe
- 381 chars de combat
- 473 pièces d'artillerie (sans compter celle des chars)
- 4 050 véhicules

La Division, constituée sur le modèle britannique, est ainsi composée :

- Quartier Général de la Division
- 10^{ème} Régiment de Chasseurs à Cheval, régiment de reconnaissance sur chars "Cromwell".

- 10^{ème} BRIGADE DE CAVALERIE BLINDEE :

- 1^{er} Régiment Blindé
- 2^{ème} Régiment Blindé
- 24^{ème} Régiment de Lanciers sur chars
- 10^{ème} Régiment de Dragons (infanterie motorisée)

- 3^{ème} BRIGADE D'INFANTERIE :

- 1^{er} Bataillon de Chasseurs de "Podhale"
- 8^{ème} Bataillon de Chasseurs
- 9^{ème} Bataillon de Chasseurs
- 1^{er} Escadron Indépendant de

Mitrailleuses et de Mortiers Lourds

- ARTILLERIE DIVISIONNAIRE :

- 1^{er} Régiment d'Artillerie Motorisé
- 2^{ème} Régiment d'Artillerie Motorisé
- 1^{er} Régiment d'Artillerie Antiaérienne
- 1^{er} Régiment d'Artillerie Antichars

- SERVICES DIVISIONNAIRES

Deux compagnies de dépannage et de réparation

- Deux compagnies sanitaires
- Trois compagnies de ravitaillement
- Bataillon de génie
- Bataillon de transmission
- Escadron de régulation routière

Les éléments de cette Division Blindée se composent de contingents ayant combattu en Pologne et en France, puis de volontaires polonais venus du monde entier : Argentine, Brésil, Canada, U.S.A, France ; beaucoup plus tard se joindront d'importants éléments de soldats de l'Armée Polonaise du Moyen-Orient, que le Général Anders avait réussi à faire sortir d'U.R.S.S.

Embarquée dans les ports du sud de l'Angleterre le 29 juillet 1944, la Division a débarqué sur les plages en Normandie (code JUNO). Intégrée à la 1^{ère} Armée Canadienne du Général Crerar, elle-même incorporée au 21^{ème} Groupe d'Armée du Maréchal Montgomery. Ce sont deux témoignages exceptionnels qui vous sont proposés ici. Ils permettront d'appréhender au mieux, pensons-nous, tout l'engagement de ces combattants d'exception.

Monsieur André MISIAK, 10^{ème} Régiment de Chasseurs à Cheval.

Je suis né en Pologne, le 17 novembre 1918, à Chootylub, à côté de Ciechanow, dans le sud est. Mes parents partent en France, en 1924, pour y travailler dans de nombreux domaines. J'ai moi même fait de nombreux métiers avant guerre : à 12 ans je travaillais dans une ferme, à 13 j'étais commis boucher, à 14 ans je naviguais sur des péniches et à seulement 15 ans je me retrouvais chef d'exploitation en forêt.

Le 2 septembre 1939, j'étais à la gendarmerie de Vailly sur Aine, pour m'engager volontaire. L'armée polonaise allait se reformer en France et je voulais être de la partie. Mobilisé en octobre 1939, je fus dirigé vers Coëtquidan, en tant que traducteur. Je me promenais dans toute la Bretagne pour chercher des logements pour tous les troupes. J'accompagnais un adjudant polonais qui ne parlait pas français à la recherche de chambres disponibles. On a commencé à peine à suivre une formation militaire (tir, marche, défilé). L'équipement était bon. Je me baladais beaucoup plus dans la campagne, en tant que traducteur, que sur le champ de

manœuvre. Je dois reconnaître que j'avais une place un peu privilégiée. Le 10 mai 1940, jour de l'attaque allemande, j'étais dans le train pour revenir en permission dans ma famille. « Tout le monde descend. Les allemands envahissent la Belgique » nous a-t-on dit. Retour vers Paris où on nous a donné du matériel tout neuf (camions, munitions) à part que les balles ne rentraient pas dans les canons des fusils... On descendit vers Bordeaux. En fait une partie des polonais est partie vers la Suisse, une autre vers la Bretagne puis Bordeaux. On s'y est embarqué.



J'ai trouvé une place dans un bateau de la Royal Navy, le Royal Scots Man, on s'y est trouvé à plusieurs centaines, 600 bonhommes. Trois jours et trois nuits de traversée. On a failli se faire bombarder le soir même, mais par chance les obus sont tombés à côté. Je me souviens que le bateau était défendu par des mitrailleuses. Nous arrivâmes à Liverpool où un très bon accueil nous fut réservé. Aussitôt, nous prîmes la direction de l'Ecosse ; les gens y sont très chaleureux. Nos premiers quartiers consistent en des tentes, sous lesquelles on a passé l'hiver. On a réussi à avoir à disposition une usine à Forfar pour nous loger en partie. Assez rapidement, nous sommes équipés par les Anglais. La population locale nous a vraiment très bien reçus. Tout de suite on s'est fait des amis, des vrais, qui nous « prenaient » pour passer une soirée. On surveillait la cote écossaise. Je dois signaler quelques alertes, dont celle lors de laquelle deux gars du 10ème PSK auraient été embarqués par un sous-marin allemand.

A gauche, André MISIAK (collection Brière)

6 juin 1944 : nous sommes avertis du Débarquement. Tout le monde était prêt à partir mais il nous a fallu attendre plus de deux mois. On était bien préparés ; jours et nuits, on faisait des exercices. Nous sommes descendus avec un porte chars vers le Sud, pour embarquer, puis du côté de Londres on a piloté nous-mêmes nos chars. Je me rappelle qu'on dormait dans Londres, dans les parcs, sous des tentes. Londres était

alors bombardée par des V1. Mon officier, le sous-lieutenant Nowak, ne s'était aperçu de rien ; il avait dormi comme un bébé. Nous partîmes prendre le bateau au Sud de l'Angleterre. En cours de route, nous arrivons à trois ou quatre km d'un village anglais qui se faisait bombarder ; nous attendons avant de continuer notre progression. Quand nous arrivâmes dans le village, les gens étaient dehors, ils sortaient tout dehors et disaient de se servir. Un cordonnier continuait de travailler sur le trottoir alors que son magasin était détruit... So british ! Les habitants montraient leurs poings vers nous et nous criaient « Vengez-nous ! Vengez-nous ! ». On était regonflés à bloc !

Pour me situer dans la 1^{ère} DB polonaise, j'étais opérateur radio au 10ème Chasseurs à Cheval, 1^{er} Escadron, 1^{er} Peloton. Notre char était un Cromwell, un formidable engin qui atteint les 60 kilomètres à l'heure. C'était rassurant ; on savait qu'on pouvait ficher le camp d'un traquenard aussi vite qu'on y était arrivés (rire). Notre pilote était Edward Cymerman. Stanislaw Kos était notre tireur. Pour ce qui est du copilote, j'ai oublié le nom ; il nous avait rejoint au dernier moment, cela arrivait souvent dans les équipages de blindés. Le chef de char était le lieutenant Wladyslaw Nowak, un véritable ami, un officier consciencieux, soucieux du sort de ses hommes.

On a débarqué à Courseulles-sur-Mer fin juillet. On traverse Caen entièrement détruit, une vision dantesque. Un choc car je connaissais bien la ville ; j'avais travaillé dans le secteur avant la guerre, chef d'exploitation forestière dans la Manche. On nous a dit qu'on était là pour aider les canadiens qui venaient de prendre Caen et qui avaient pas mal souffert. Je parle bien sûr français. Je faisais du troc pour les copains et moi... J'entends un fermier nous annoncer le plus naturellement du monde : « Les allemands nous donnaient des vêtements, des chaussures... Moi, je leur donnais du lait, des œufs. On s'entendait bien ». Il regrettait le départ des allemands. Drôle de sentiment. Je me suis surpris à vouloir le descendre...

Le baptême du feu intervient le 8 août 1944. Je n'avais aucune peur dans le char. Des copains étaient tués mais on se disait que c'était leur jour, rien de plus. On était distants par rapport aux événements. Même pendant le bombardement, on allait chercher des blessés avec le Colonel Wasilewski. Je me rappelle le 14 août où ce Colonel s'est exposé au plus fort des bombardements. On s'est fait bombarder par les avions américains. Chars retournés, des équipages tués par nos alliés américains. On nous a dit qu'ils s'étaient trompés de 10 miles. On s'apprêtait à attaquer les allemands lorsque soudain on a été pris par ce bombardement. Les canadiens avaient pourtant mis, je m'en rappelle, des espèces de bâches jaunes et des fumigènes jaunes au sol pour se signaler. Le temps de réparer, de reprendre des chars, on était de nouveau prêts à l'attaque le soir même. A mon poste de radio, je me suis toujours demandé ce que pensaient les allemands qui entendaient parler polonais... Ca n'a pas empêché de nous faire tirer comme des lapins. On s'est fait tirer dessus par des Tigres, du côté de Jort et Vendevre. Ces blindés étaient très impressionnants. On a reculé, pas bien loin, pour se réorganiser. On était à l'orée d'un bois ; il y avait des Canadiens qui y avaient passé la nuit. J'étais assis sur mon char et discutais avec un officier canadien. Je demande si c'est calme. Il me dit oui.

A 500 mètres, je lui dis qu'il y a quelqu'un. Il me dit non. On regarde...attentivement... Je le vois changer de couleur. Je prends la radio, informe qu'il y a du mouvement. J'appelle le QG et demande si on a du monde à nous devant nous. On nous répond qu'on est en première ligne, et que ce ne sont pas des amis. Le tireur tire une rafale dans leur direction et on a vu les soldats se sauver, se cacher dans des tranchées. Il n'y avait pas 500 mètres entre nous. On a commencé à tirer à 10h00 le matin jusqu'à 16h00, histoire d'être tranquilles... pour prendre la position.



Au feu, nos réactions étaient parfois étranges. Un copain arrive, nous embrasse tous : « Aujourd'hui, ce soir, je ne serai plus là ». On reçoit l'ordre de passer de l'autre côté d'un chemin ; à ce moment-là, notre pilote dit qu'il ne peut pas bouger ; la chenille de droite était cassée ; on avait été touchés et on ne s'en était pas aperçu.

Cromwell détruit lors des combats du passage de la Dives, dans les secteurs de Jort et vendeuvre.. (Collection Brière)

Même si notre équipage était arrivé premier en rapidité pour changer une chenille, à l'entraînement en Angleterre, là sous la mitraille, c'était autre chose ! Le Lieutenant donne l'ordre alors au char qui nous suit de passer devant nous. Il traverse, arrive sur les tranchées allemandes, cocktail Molotov sur le char, les cinq gars sautent du char, bagarre au couteau, et tous les cinq reviennent à l'abri derrière la tourelle de notre char. Le troisième char sur notre gauche, nous remorque et nous tire vers l'intérieur de notre dispositif. Arrivé là-bas, on se moque du gars qui nous avait dit qu'il serait mort aujourd'hui, lui montrant qu'il l'avait échappé tout de même. Une demi-heure après, on nous apprend son décès. Il avait reçu un morceau de mortier dans la tête alors qu'il s'était mis en protection sous le char, à plus de 3 km en arrière du front ! Un grand moment pour notre régiment a été le passage de la Dive : c'est le sergent Laskowski qui passe la rivière le premier. Je passe au même endroit. C'était assez difficile. Les allemands tenaient une grande bâtisse en face ; ils ont été dégagés avant qu'on s'engage. Le lendemain, on y a improvisé un pont. Très peu de civils étaient visibles. Le ravitaillement se faisait bien, avec nos propres compagnies de ravitaillement. Tout suivait. Cela permettait d'avoir un rythme soutenu dans nos attaques.

Le 17 août 1944, la chaleur était suffocante. Très tôt, le matin, nous étions déjà aux fesses des allemands encerclés dans la Poche de Falaise. Nous avons passé la journée dans notre char, en première ligne, sans aucun repos, sans le moindre arrêt même pour uriner, lorsque nous nous sommes arrêtés dans un verger, vers 18h45, non loin de Trun. Nous n'avions alors absolument plus de munitions. Environ 15 minutes après cette halte, nous recevons l'ordre de remonter dans le char et de continuer sur Trun pour opérer la jonction, apprend-on alors, avec les américains qui devaient se trouver tout proche de cette localité (on nous avait dit trois kilomètres). Sans munitions, on n'apprécie guère ! Colère ou pas, un ordre est un ordre.

A droite, insigne du 10^{ème} PSK (collection Brière)

Je me trouvais habituellement debout dans la tourelle, à côté de mon lieutenant, mais ce soir-là, je ne sais pas trop pourquoi, je me suis assis sur mon siège et ai pris le périscopie pour pouvoir observer. Après avoir parcouru quelques centaines de mètres, j'ai senti une force me pousser, et un obus a traversé le char en tuant le lieutenant qui fut presque coupé en deux. Je fus très grièvement blessé. J'ai immédiatement pensé « Je suis mort » mais aussitôt après je suis revenu à moi.



J'ai commencé à sortir du char aidé par le conducteur du char qui m'a allongé au fond d'un trou d'obus. Sentant mon sang couler dans ma chaussure et le long de mon bras, je lui demandai de prendre mes lacets de chaussure et de me faire un garrot. Mais lui n'arrêtait pas de me dire « Mon pauvre Andrej ! Mon pauvre Andrej ! » Je lui répondais que tout allait bien mais lui ne regardait que ma poitrine qui était ouverte, une partie de mon poumon gauche arraché. A aucun moment, je n'ai perdu connaissance sauf la seconde du choc dans le char. J'ai vu mon ami se sauver et des soldats arriver, un d'eux me disant en anglais « We are sorry, we did it » (nous sommes désolés, c'est nous qui avons fait ça). Je regardais le soldat penché sur moi en me disant, très lucidement, que la guerre était terminée pour moi.

Il pensait avoir affaire à des américains. Il me dit que c'était la faute des juifs et des anglais qui nous avaient amenés à nous combattre. Ils me prenaient pour un américains. Eux, c'étaient des SS qui après s'être attaqués au pain blanc et aux boîtes de conserve, m'ont emmené près de leurs chars, des Tigres qui nous ont détruit quatre de nos chars, tué six soldats et blessé six autres. J'étais conscient, et j'ai pu obtenir une dose de morphine, administré par l'un des soldats allemands. J'ai cru ma dernière minute venue lorsque j'ai vu plusieurs SS, au cours de leurs fouilles, vider le caisson du char où se trouvaient des tenues avec des « Poland » sur le haut des manches... Fort heureusement, ils ne remarquèrent pas ces signes de nationalité !

A droite, char Cromwell retourné, détruit par erreur par les bombardements alliés. (Collection Brière)



J'avais aussi terriblement soif, réclamais à boire, mais le jerrican rempli d'eau avait été cisailé par l'obus. Un jeune officier SS m'a emmené et m'a laissé sur le champ de course de Trun, où des civils s'abritaient sous les tribunes. Tout cela s'est passé en un quart d'heure. Les civils parmi lesquels se trouvaient un médecin et des infirmiers, m'ont déshabillé et fait boire un grand verre de calvados. Je les ai entendu dire, pensant que je ne comprenais pas le français : « Celui-là, c'est pas la peine, il est foutu ». Le médecin a tout de même commencé à retirer les morceaux de fer visibles, et pendant ce temps, je leur disais qui j'étais. Je suis resté deux jours couché sur la paille. Le 19 août, une ambulance canadienne m'a emmené vers un hôpital, sous une tente. Là, j'ai été opéré et sauvé. Personne n'aurait parié un Euro sur ma vie... On me donnait tout au plus deux semaines à vivre. J'ai quitté l'Angleterre en 1946 ; les toubibs trouvaient que je n'étais pas assez guéri... Je me suis mis en colère et ai quitté l'hôpital sans leur avis. J'ai encore une douzaine de bouts de ferraille dans le corps.



Monsieur STEFANSKI Henri, 24^{ème} Régiment de Lanciers.

Je suis né en Pologne, à Ispina, dans le Sud du pays, en 1919. Je suis arrivé en France, en 1926, près du Chemin des Dames, pour rejoindre mon père, arrivé en 1922, qui travaillait dans des grosses fermes. J'avais un frère, Antoine et une sœur Jeanine. Je travaille dans l'agriculture, dès l'âge de 14 ans. En 1939, je suis toujours citoyen polonais, et me porte volontaire pour la durée de la guerre au bureau de recrutement à Laon. Ils voulaient m'envoyer en Afrique du Nord, j'ai refusé. Je me suis retrouvé à Coëtquidan au 1^{er} Régiment d'infanterie. Tous les jours des volontaires arrivaient, on était de plus en plus compressés pour laisser la place aux nouveaux venus ; il a fallu aller sur Pimpon pour s'installer dans de vieilles maisons. On était à quatre. On y a nettoyé de très vieilles maisons. C'était l'hiver 39-40, très rigoureux. On avait froid. On a été logés avec des copains chez une meunière chez qui on travaillait pour donner le coup de main en échange. On faisait presque partie de la famille. Le matin : exercices militaires ; l'après-midi : ambiance familiale.

M. STEFANSKI, portant certes l'insigne de poitrine du 24ème Régiment de Lanciers, mais aussi les pattes de col des électro-mécaniciens de la 1ère DB Polonaise. Prise à la fin de la guerre, cette photo montre que monsieur STEAFANSKI avait changé d'unité d'affectation, et avait reçu la Croix de la Valeur. (Collection Brière)

Après direction le Midi de la France, à Bollène Mondragon, en vue d'une instruction pour devenir sous-officier. Les italiens nous attaquent. On a reculé jusqu'à Arpajon. On a été habillés tout neuf ; on a abandonné nos Lebel et on nous a donné des mousquetons. On a reçu l'ordre d'arrêter des allemands. C'est ainsi que je me suis retrouvé dans les éprouvants combats de Montbard et Champaubert. Nos Hotchkiss étaient un peu dépassées face à des chenillettes allemandes rapides et lourdement armées et équipées. On a reculé jusqu'à Laverdon, où il y avait un port et surtout un bateau, sûrement anglais. On a monté nos mitrailleuses sur le pont, et même un canon de 25mm pour nous défendre contre des sous-marins éventuels ou la Luftwaffe.

On a embarqué pour l'Angleterre. Un Stuka nous a bombardé, mais sa bombe est tombée à côté. Le mitrailleur n'a pas eu le temps de tirer. Le clairon sonne, on part. On devait être environ 500 soldats polonais. C'était en Juin 1940, mais je ne me rappelle pas le jour exact. On a quitté vers 5 heures du soir ; deux jours et nuits de traversée et nous voilà à Liverpool. La Croix Rouge anglaise nous accueille : thé, cigarettes, sandwiches. Mais on nous a confisqué nos mitrailleuses, et pistolets mitrailleurs.



Nous sommes ensuite dirigés en train sur Glasgow, au stade, où la logistique nous y avait précédé : cuistot, couvertures, toilettes. Nous avons été très bien accueillis par des habitants de Glasgow, pendant huit jours, mais pas moyen de parler ! Tout le monde voulait recevoir des Polonais chez eux. Les écossais, tous les anglais, étaient exceptionnels.

A droite, camion Wrecker utilisé par M. Stefanski (Collection Brière)

On prend ensuite le train pour Arbroath ; les anglais étaient partis en Afrique du Nord, et on s'est installé dans leurs casernes. On surveillait la mer ; on avait peur que les allemands débarquent en Grande Bretagne depuis la Norvège. On creusait des nids de mitrailleuses.

Les anglais étaient rassurés ; au début, on avait encore nos mousquetons ; ensuite on a eu des Enfield. On a eu quelques alertes, mais je n'ai jamais vu un seul allemand. On avait 5 kilomètres de cotes à surveiller, patrouilles à pieds, à trois gars. Dès le début, je suis déjà dans la 24^{ème} Lanciers, un régiment aux traditions anciennes. On y avait de bons officiers.

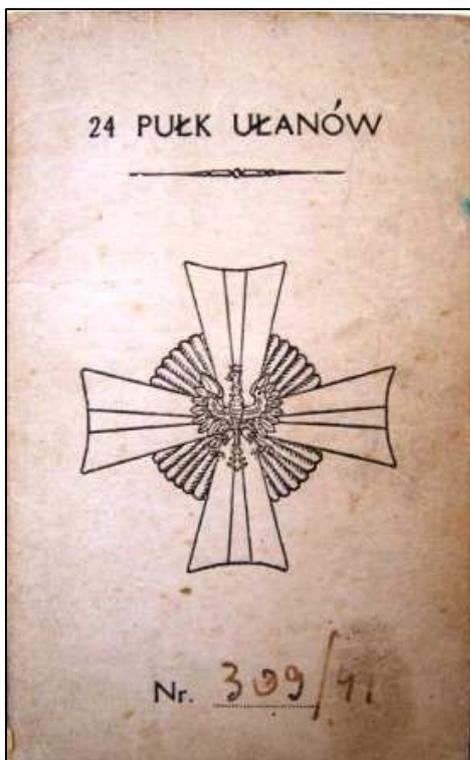
On pleurait pour avoir des chars. Maczek voulait des blindés. On a eu des chars pour l'exercice (Cromwell). On a fait des manœuvres avec les canadiens, et même la 2^{ème} DB de Leclerc. Mais cela n'a pas duré car c'était le moment du Débarquement et on a reçu l'ordre de stopper les transmissions radios. On était dans le secteur de Newmarket. 6 juin 1944 : on sait enfin qu'on va mettre les pieds en France. On n'imagine pas être tenus à l'écart du grand affrontement, pour nous cela avait un arrière-goût de règlement de comptes. En Ecosse, les routes étaient en épingles à cheveux, et avant même d'aller au combat, nous avons déjà subi des pertes au cours de nos exercices, comme la fois où un char, au lieu de ralentir sur ces routes sinueuses, passe en travers de la balustrade et tombe à l'eau dans la rivière en contrebas. Quatre gars ont été noyés.

A droite, insigne du 24^{ème} Dragons (Collection Brière)



Vers la fin, on a reçu des Sherman ; c'était des bons chars mais bien trop hauts. Je préférais les Cromwell. En Normandie, j'étais Brigadier-chef, Kapral. J'étais pilote de char. Le chef de char était le sergent Wucik Jan. Tomala était le radio. Janczyk était le pointeur. Dzca Jan était chargeur. Mon char s'appelait « Betty ». J'étais au 24^{ème} Lanciers, 1^{er} escadron, 1^{er} peloton. Le capitaine Morawski était notre chef d'escadron. Un officier doué, diplômé. Tous les officiers étaient des camarades. Au début, ils ne voulaient que des polonais de Pologne, car beaucoup de ceux venant de France ne parlaient pas polonais, mais très rapidement, tout le monde a su parler polonais et les officiers étaient très contents d'avoir des soldats bilingues en vue des opérations en France. Beaucoup de volontaires sont venus aussi d'Argentine et du Brésil. Fin juillet, nous embarquons dans les ports anglais.

On a eu peur, je dois bien l'avouer, en montant dans le bateau, de se faire couler ; mais quand on vu qu'il y avait tellement de forces aériennes alliées, on a eu alors le sentiment d'être invulnérables. Je débarque pour ma part à Arromanches, sur le fameux port préfabriqué, un truc incroyable ! La route avait été ouverte au bulldozer dans les ruines de Caen, et on nous montrait la route à emprunter. Les vestiges de la ville faisaient froid dans le dos et n'étaient pas rassurants.



Le 8 août, c'est mon baptême du feu, mon premier combat en Normandie. On s'est bien battu, on a bousculé les allemands, ils ont contre-attaqué, mais comme on n'avait pas d'infanterie, et il a fallu reculer. Après, on a réorganisé le dispositif et l'infanterie a été à nos côtés, on était avec l'infanterie du 10ème Dragons Portés. On s'est retrouvé pas loin du bombardement US par erreur, mais pas dessous, fort heureusement.

Legitymacja (carte d'identité militaire) de monsieur Stefanski

Mon escadron devait se trouver aux environs de Soignolles quand l'ordre nous fut donné, par le capitaine Prepcha de nous rendre en observation sur un poste avancé, un petit bois, afin de protéger notre escadron. Carte en mains, nous partons en plein après-midi, sous un soleil de plomb. Une fois sur le lieu, nous camouflons notre char et prenons contact avec notre unité. Sous cette forte chaleur, mes camarades se mettent torse nu et tapent le poker, à l'ombre du char. Moi, les jumelles au cou, je tourne autour de celui-ci en observant la plaine. Soudain, après deux heures d'observation, quelque chose bougea à trois cent mètres de nous. Je prévient mon sergent et nous regardons à tour de rôle dans les jumelles. Nous reconnaissons une colonne d'allemands qui se faufile et avance vers nous. Je bondis sur le fusil mitrailleur et ouvre le feu. Ils prirent la fuite et l'escadron nous donna l'ordre de repli. En rendant compte de notre mésaventure, nous apprîmes que l'ennemi voulait nous faire prisonniers et s'emparer du char. Je fus inscrit pour la Croix de la Valeur Militaire Polonaise.

C'est à Chambois surtout que les combats ont été épouvantables. Tout le monde était au combat, même les cuistots et les secrétaires. On pensait qu'avec la défaite des allemands dans le Couloir de la Mort, la guerre était finie. On ne pensait pas que les allemands pouvaient s'en remettre. La vision dans le Chaudron était impressionnante. Les allemands avançaient, hagards, et on avait le sentiment qu'ils se portaient tous contre nous. Les prisonniers allemands étaient remis aux troupes américaines ou canadiennes. Certains prisonniers étaient d'origine polonaise et étaient bien heureux de nous rejoindre, même pour la nourriture et les cigarettes ! Ils parlaient les deux langues et c'était aussi pratique que ceux qui comme moi parlaient le français. Ils nous disaient que la Wehrmacht en avait assez de la guerre mais qu'avec les SS, c'était autre chose. Très souvent, face aux chars allemands, on prenait une dérouillée. Je me rappelle qu'un jour on a perdu 10 chars. Le Sherman était très haut. Un Panther et un Tigre étaient mieux blindés, les équipages étaient bien organisés, même dans la défaite, et leurs chars plus bas. On se méfiait des messages radios ; certains disaient voir des chars partout et une fois sur le site prétendu, ils étaient partis. On tremblait comme des voleurs lorsque les obus tombaient. C'était nerveusement très dur. L'infanterie faisait une tranchée autour d'un bois dans le secteur de Chambois pour nous protéger.

Le plus dur c'était d'entendre « Stanislas il fume ! » « Jozef est touché ! ». Avec le recul, je me dis que j'aurais préféré être dans l'infanterie que dans les chars. Dès qu'il y avait un blessé, on l'évacuait vers l'arrière du front où il y avait toujours une infirmerie. La nuit, les blessés hurlaient. Mais on ne savait pas qui était blessé, allemand ou polonais ? Qui était à côté de nous ? On ne savait pas. La nuit, c'était vraiment épouvantable. Mon char n'a pas manqué de munitions à Chambois. Chose étonnante, je ne me rappelle pas des Américains à Chambois, même après les combats. Ils avaient leur secteur, nous avions le notre. Il faut dire qu'on avait bien besoin de repos. Certains de mes amis allaient les voir juste après les combats, en jeep, et leur criait « Polish Army » ce qui leur permettait d'obtenir des cigarettes instantanément. Tous les onze jours, on avait une ration de whisky. La nourriture était de très bonne qualité. Midi : le ravitaillement nous parvenait dans des seaux. On se mettait à l'abri dans des bosquets et on cassait la croûte tranquillement. La logistique était bonne.

On a eu droit à quelques jours de repos (heureusement !) je crois que c'était à Chambois même. Après, c'est la poursuite jusqu'à Abbeville. On y a pris les allemands à revers, par Port-le-Grand. La ville est prise intacte ; on n'a pas bombardé. On a fait pas mal de prisonniers. Hesdin, Saint Omer où on a eu un tué de l'infanterie (sûrement du 10ème Dragons) dans un bren carrier touché par un bazooka. Puis c'est le passage de la frontière belge. A Gand, on y reste presque 8 jours. Les allemands bombardaient Gand et on avait reçu l'ordre de détruire les canons allemands de gros calibres, deux chars du 24^{ème} Lanciers y sont allés et ont réussi la mission.



Mai 1945 : le general Stanislaw Masczek passe ses troupes en revue une dernière fois (Fond Stevens)

Puis, ce fut la campagne de Belgique : j'ai trouvé les combats moins importants. Il faut dire que les Allemands ne cherchaient pas vraiment à faire une ligne de défense. Jusqu'à Breda, en Hollande, les engagements sont moindres. Par contre à Breda même, les combats sont très difficiles ; les allemands avaient fait creuser une tranchée anti-chars par la population. Les combats sont intenses dans les rues, où le régiment du 24^{ème} Lanciers est engagé. On est resté en quartier d'hiver. La population y a été formidable.

Au bout de 6 mois de front, on avait le droit à une permission d'une semaine. Je prends le camion jusqu'à Lille, mais après « Débrouillez-vous ! » ... Je prends le train jusqu'à Douai. Je fais de l'autostop. Coup de chance, je tombe sur un anglais qui me dépose à côté de Coucy-Château, pas trop loin de chez moi. Je fais quelques centaines de mètres, une jeep avec des américains arrive, me fait prisonnier... C'était au moment de la bataille des Ardennes, et ils cherchaient des espions. Ils me désarment, prennent ma mitraillette. C'était le jour du réveillon. Je leur explique que je reviens en famille passer la « Happy New Year ». Je suis mené à Margival, QG de l'Aine, et suis réinterrogé par un officier qui me renvoie à Soissons. J'y rencontre un officier US qui parle polonais, et qui commande à ses hommes de me déposer où bon me semble. Ouf, je respire. Je me voyais finir en prison... J'étais en uniforme, mon père ne m'a pas reconnu. Il était très heureux. Il m'a conduit chez ses patrons, mais il m'a fallu retourner dès le soir. Faut dire qu'une semaine de permission, c'est peu, surtout avec autant de temps perdu...

Hiver 1945, la guerre n'est pas finie, c'est le retour au combat. On croyait pourtant les allemands anéantis dès septembre 44 ! On rentre en Allemagne, on se battait peu. On voyait des drapeaux blancs sur les portes et fenêtres. On fraternisait aussi avec certains. On nous proposait même de laver notre linge mais on ne le faisait pas car on ne savait pas combien de temps on était arrêtés. Wilhelshaven : nous finissons notre mission en Europe de la plus belle manière en nous emparant du plus grand port de la Kriegsmarine. C'est là que j'y ai perdu un bon copain : Wucik est mort noyé en prenant un bain dans une rivière. Il avait survécu à toute la guerre sans une égratignure. Pendant la période d'Occupation, on était à Meppen, au QG de la Division. J'y ai été démobilisé en 1946. J'ai rejoins l'unité des « Electrical and mechanical engineers » de la Division, passionné par la mécanique. En 1958, je suis retourné voir ma mère en Pologne qui y était retournée avant guerre déjà. J'ai attendu la mort de Staline pour y retourner. » Privées du défilé de la Victoire à Londres - cette seule information suffit à montrer l'état d'esprit qui règne au sein des forces alliées à la fin du conflit - les troupes polonaises comprennent alors qu'ils ne seront pas récompensés comme ils l'espéraient.

Présents sur tous les fronts, les combattants polonais ont contribué à la victoire des alliés sans compter leurs souffrances et leurs pertes. Bien mal récompensés, suite au partage du monde à Yalta, les polonais ne rentreront pas tous au pays, loin s'en faut et préféreront l'exil à la soumission d'un pouvoir qui les insupportait.

Depuis quelque temps déjà, les livres, articles, conférences et sites Internet se multiplient à leurs sujets, et pas seulement en Pologne. Un peu comme si l'Histoire voulait se rappeler à notre bon souvenir et tenter de gommer un oubli, impardonnable, trop longtemps maintenu. Si le sujet vous passionne, sachez qu'il existe une association dont le lien suit, et que tous les ans, en Normandie, des cérémonies sont organisées, dont le programme vous sera communiquée sur le forum.

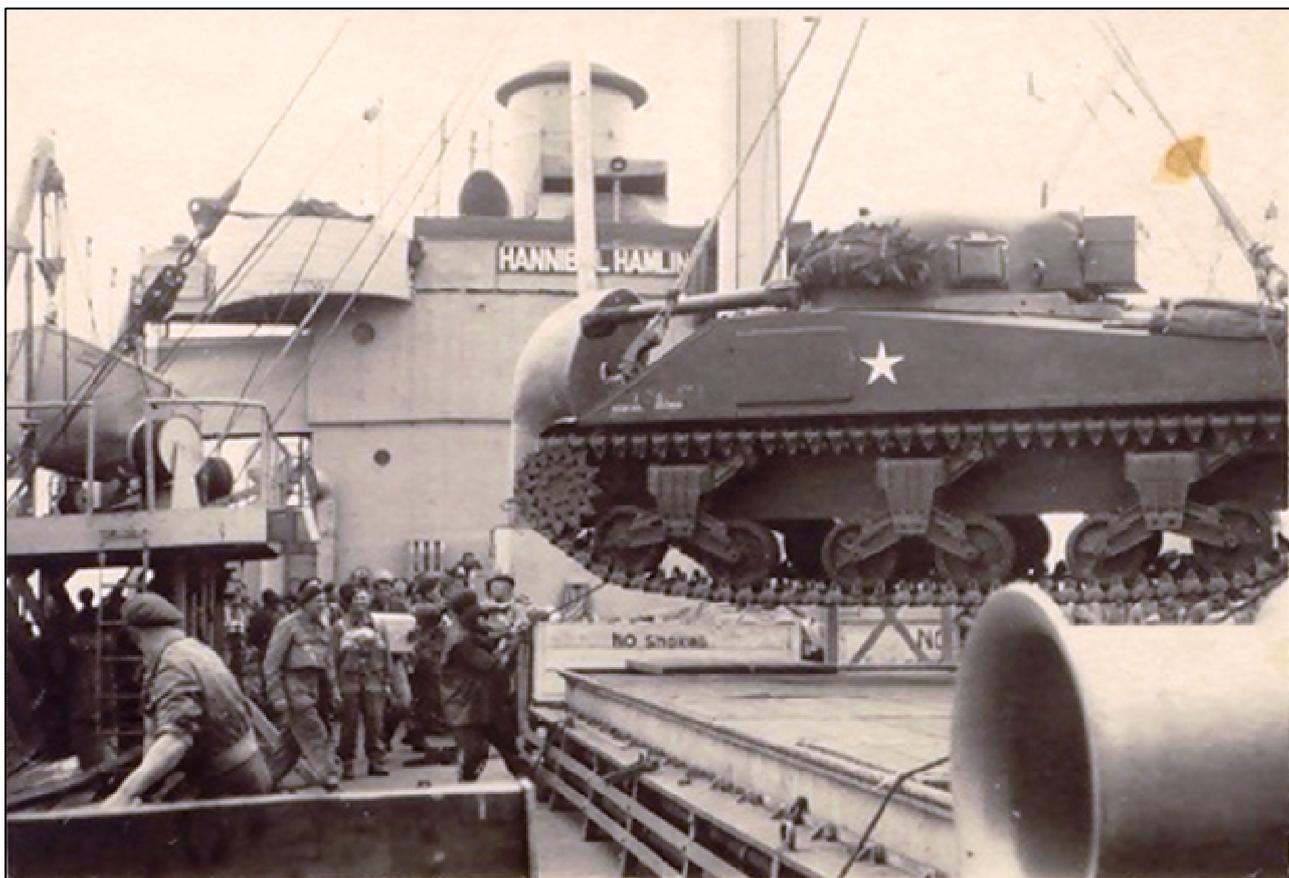
NDLR : Stéphane Brière, auteur de cet article, est plus connu sur le forum sous le pseudo de « Ze-Pole »

Références

Site de l'Association Nationale des Anciens Combattants et du Souvenir de la 1ère DB polonaise :
<http://ans1dbp.blog4ever.com/blog/index-150070.html>

Site référence pour les photos polonaises d'époque :
<http://maczuga.blog4ever.com/blog/index-133783.html>

Sachez aussi qu'un livre a été publié par nos soins, intitulé l'Epopée de la 1ère DB polonaise, aux éditions Ysec, 2004. Les deux témoignages proposés pour l'Histomag en sont tirés mais particulièrement complétés et enrichis pour l'occasion. Vous pouvez contacter l'auteur sur le site consacré aux uniformes et équipement utilisés par les hommes général Maczek :
<http://maczek.blog4ever.com/blog/index-100395.html>



Débarquement de la 1^{ère} DB Polonaise à ARROMANCHES le 1^{er} août 1944 (collection Growicki)

Un camp pas comme les autres

Par Alain Lelard



Septembre 1939 à Voves, un gros bourg d' Eure et Loir, à environ 20 km de Chartres. Tout le monde ici commence à s'habituer à la guerre qui n'est pas « *pire que ça* » malgré tout...Et puis la ligne Maginot est solide ! « *Qu'ils viennent s'y frotter, on les attend !* » Or, vers mi-octobre, une nouvelle vint ébranler la douce quiétude des habitants de Voves. Des troupes allaient venir s'installer chez nous ! Certains s'exclamèrent "Ca fera marcher le commerce". D'autres, plus méfiants "La troupe, ça amène parfois bien de la misère".

La rumeur publique ne s'était pas trompée, dans la deuxième quinzaine d'octobre, un camion militaire s'est arrêté sur la place de l'église. Quelques soldats du Génie en descendirent...C'était l'avant-garde d'une compagnie qui devait aménager les vieux baraquements d'un ancien camp d'aviation, vestiges de la dernière guerre. Voves avait été choisie pour devenir un centre de formation pour la DCA. Le rôle

de ce centre était d'instruire les hommes, les grouper en batteries, les équiper, les fournir en matériels pour enfin les diriger vers nos lignes de défense.

Le 2 novembre 39, un premier contingent « DCA » arrive, une soixantaine d'hommes, ils viennent de Metz. Ils seront environ 1500 à partir d'avril 40. Etant donné que les travaux sont loin d'être achevés, les officiers et les sous-officiers se logent chez l'habitant. Les hommes de troupe n'ont droit qu'aux granges, aux écuries et à la salle des fêtes des « Gais Moissonneurs ». Deux mots peuvent suffire à résumer les états de service des troupes françaises en garnison à Voves: OISIVETE et INDISCIPLINE ! Il faut dire que la prison, car il y en avait une, se trouvait chez Mme Lapirot et que les « condamnés » qui y séjournaient étaient confortablement installés, qu'ils y mangeaient fort bien et que la vie y était fort agréable, bien meilleure en tous cas que dans les granges, à coucher par terre.

La grande préoccupation de chacun était de chercher à ne rien faire, car ceux qui passaient leurs journées en se planquant étaient dignes de considération, par contre, celui qui n'avait pas pu éviter les corvées et autre contraintes était regardé comme un « pauvre type » et devenait le souffre-douleur. Tous les matins à 7 h, la journée commençait par l'appel et le rapport dans la plus grande tradition militaire. Mais sur environ 300 hommes, seulement une vingtaine étaient présents. Où étaient les absents ? Ils continuaient leur nuit, ou bien, ceux qui avaient une chambre en ville s'occupaient de leur ménage, de leur popote, il y avait aussi ceux qui étaient tout simplement chez eux, ils travaillaient dans leur ferme, gérer leur commerce sans avoir aucune permission pour ça. Ces derniers partaient souvent le vendredi soir et ne réapparaissaient que le mercredi de la semaine suivante.

Et la préparation militaire ? Rien ! Il n'y en avait pas ! Les rares fois où ils ont eu un peu d'entraînement, il fallait les voir... De toutes les tailles et de toutes les couleurs, certains en chandail, d'autres en capote, certains en calot, d'autres en képi, les uns en souliers, les autres en galoches. Et ça allait en rang ! Et ça marchait au pas ! Il n'était pas rare, le Maréchal des logis étant en tête, de voir s'éclipser quelque uns en cours de route et si par hasard, la section s'arrêtait devant un café, ils y disparaissaient tous ! Les permissionnaires qui revenaient du front étaient horrifiés et ne pouvaient taire leur indignation au spectacle de ce troupeau hétéroclite aux mœurs effarantes.

Mais si tous ces pauvres bidasses en sont arrivés là, c'était de la faute à qui ? Pas la leur en tous cas, car ils n'ont fait que s'adapter à une situation lamentable. Les baraquements n'ont jamais été terminés... En fait, il a fallu attendre juillet 40 et un mois de travail forcé, effectué par des prisonniers français sous des ordres allemands, pour voir les travaux terminés. Ce centre de formation DCA ne pouvait rien leur apprendre puisqu'il n'y avait aucun matériel d'instruction. Il n'y avait pas un fusil, pas une baïonnette, pas même un coupe-choux ! Si ! Je me trompe, des fusils, ils en reçurent 80 pour 1500 hommes, vers le mois de mai 40, pour arrêter les troupes motorisées de l'ennemi et décourager leurs engins blindés. Il faut savoir que ces fusils étaient du modèle 1870 et que la poignée de grosses balles de plomb qui allaient avec ne devaient pas être utilisées...

Il n'y avait pas d'autre pour les remplacer. Et les canons ? Ils en ont bien reçu un, un vrai canon anti-aérien ! Mais c'était un modèle 1916 et personne n'en connaissait le maniement. Il fut donc relégué au fonds d'une cour, dans un vieux garage...et dans l'oubli. Comme personne n'aurait pensé à le voler, il n' y eut jamais de sentinelle pour le garder.

Il s'est passé beaucoup d'autres évènements dans notre petite ville avant qu'elle ne soit occupée, mais c'est une autre histoire, je vous raconterai ça une autre fois...peut-être.

Le camp de Voves connut plusieurs destins :

- Camp d'aviation pendant la Première Guerre Mondiale
- Centre de Formation DCA du 1er novembre 1939 au 14 juin 1940
- Camp de prisonniers français du 20 juin 1940 au 28 décembre 1940
- Camp de prisonniers français nord-africains du 15 mars 1941 au 2 août 1941
- Camp de concentration pour un millier de détenus civils français. Ils arrivaient du camp de Chateaubriand où plusieurs de leurs camarades avaient été fusillés comme otages par les allemands (Guy Moquet). De mars 1942 jusqu'à la Libération.
- Camp de prisonniers allemands administré par les américains de septembre 1944 au 6 janvier 1945
- Camp de prisonniers allemands administré par les FFI jusqu'en avril 1947.

Sources : D'après le journal local « LE VOVEEN » paru le 15 février 1952

LES RENDEZ VOUS DE L'HISTOIRE CELEBRENT LE DEBARQUEMENT DE NORMANDIE



Notre grand rendez vous mensuel du forum se déroulera le mardi **3 juin 2008 à partir de 21 h 00**. Actualité oblige, nous nous pencherons sur l'opération NEPTUNE, lancée le 6 juin 1944. Nous donnons donc rendez vous à tous les passionnés du D.DAY qui sont nombreux sur notre forum.

<http://www.debarquement-normandie.com/phpBB2>

Des lumières dans la nuit

Par Alexandre Michiels



Le débarquement allié en Normandie fut précédé par l'une des plus importantes opérations aéroportées de la Seconde Guerre mondiale. Baptisée *Neptune*, elle consista à larguer, à l'aube du 6 juin 1944, près de 18 000 parachutistes américains (82^{ème} et 101^{ème} Airborne) et britanniques (6^{ème} Airborne) derrière les lignes ennemies.

Dans la nuit du 5 juin, les deux divisions américaines qui survolent la Manche se dirigent vers la partie ouest de la future tête de pont. Leur tâche est simple : il s'agit de paralyser les communications allemandes et protéger les flancs de l'invasion en sécurisant une série de routes menant à l'intérieur du pays. Dans ce but, la 82^{ème} Airborne doit s'emparer de Sainte-Mère-Eglise et capturer plusieurs ponts enjambant le Merderet. De son côté, la 101^{ème} Airborne sécurisera les accès menant aux plages en s'emparant de plusieurs ponts sur la Douve.

*A gauche, le Captain Franck Lillyman, commandant les Pathfinders de la 101st Airborne
DR*

Comme on s'en doute, l'envoi d'une telle quantité d'hommes ne va pas sans risques. De ce fait, les 13 000 aéroportés américains ne vont pas sauter à l'aveuglette : ils seront précédés par 300 éclaireurs, largués une demi-heure plus tôt et chargés de guider la flotte aérienne vers ses différents points de chute. Une tâche d'autant plus importante que la navigation aérienne de nuit n'est pas aisée et que les allemands, dont la défense anti-aérienne reste redoutable, ont parsemé les prairies françaises d'innombrables obstacles, quand ils ne les ont pas complètement inondées...

Ces hommes intrépides, plus connus sous le nom de « *Pathfinders* », forment le fer de lance des forces alliées. Mais qui sont-ils ? Quel type d'entraînement ont-ils suivi et quel fut le succès de leur mission ? Autant de questions qui nécessitent un rapide retour dans le temps.

Genèse des éclaireurs

créer des équipes d'éclaireurs au sein des unités américaines remonte à l'année 1943, date à laquelle eut lieu l'invasion de la Sicile. Au cours de l'opération *Husky*, il était prévu que l'attaque de l'île débute par une opération aéroportée. Dans ce but, plusieurs régiments de la 82^{ème} Airborne US furent engagés pour empêcher l'adversaire d'approcher des futures plages du débarquement.

Mais les ennuis s'accumulèrent dès le décollage : les avions américains se firent tirer dessus par leurs propres navires, lors du survol de la flotte alliée, tandis que les parachutistes furent largués sans reconnaissance « humaine » préalable. En conséquence, les largages manquèrent de précision et la plupart d'entre eux s'éparpillèrent sur des dizaines de kilomètres, en ayant ainsi le plus grand mal à se battre en unités constituées. Ceci ne les empêcha cependant pas, grâce à leur esprit d'initiative et leur faculté d'adaptation, de semer une grande confusion auprès des forces ennemies par une succession d'embuscades et de démolitions de points d'appui. Le désastre fut donc évité de justesse, mais au prix d'un lourd tribut en vies humaines et en équipements.

Pour éviter ce type de mésaventures, des unités d'éclaireurs furent créées par le haut commandement allié au cours de l'année 1943. Formées de volontaires issus des troupes aéroportées, elles allaient devenir les yeux et les oreilles de l'armada alliée. A ce titre, elles avaient pour mission de baliser et sécuriser différentes zones de saut (DZ ou Drop Zone) ou d'atterrissage (LZ ou Landing Zone), afin de faciliter la cohésion des largages et accélérer le regroupement des troupes au sol. Une tâche relativement périlleuse puisque ces soldats disposaient d'un minimum de temps pour marquer des zones de petites tailles - très rapidement survolées par les avions - tout en évitant au maximum les accrochages avec l'ennemi.



Pathfinders du 505th P.I.R (82nd Airborne)

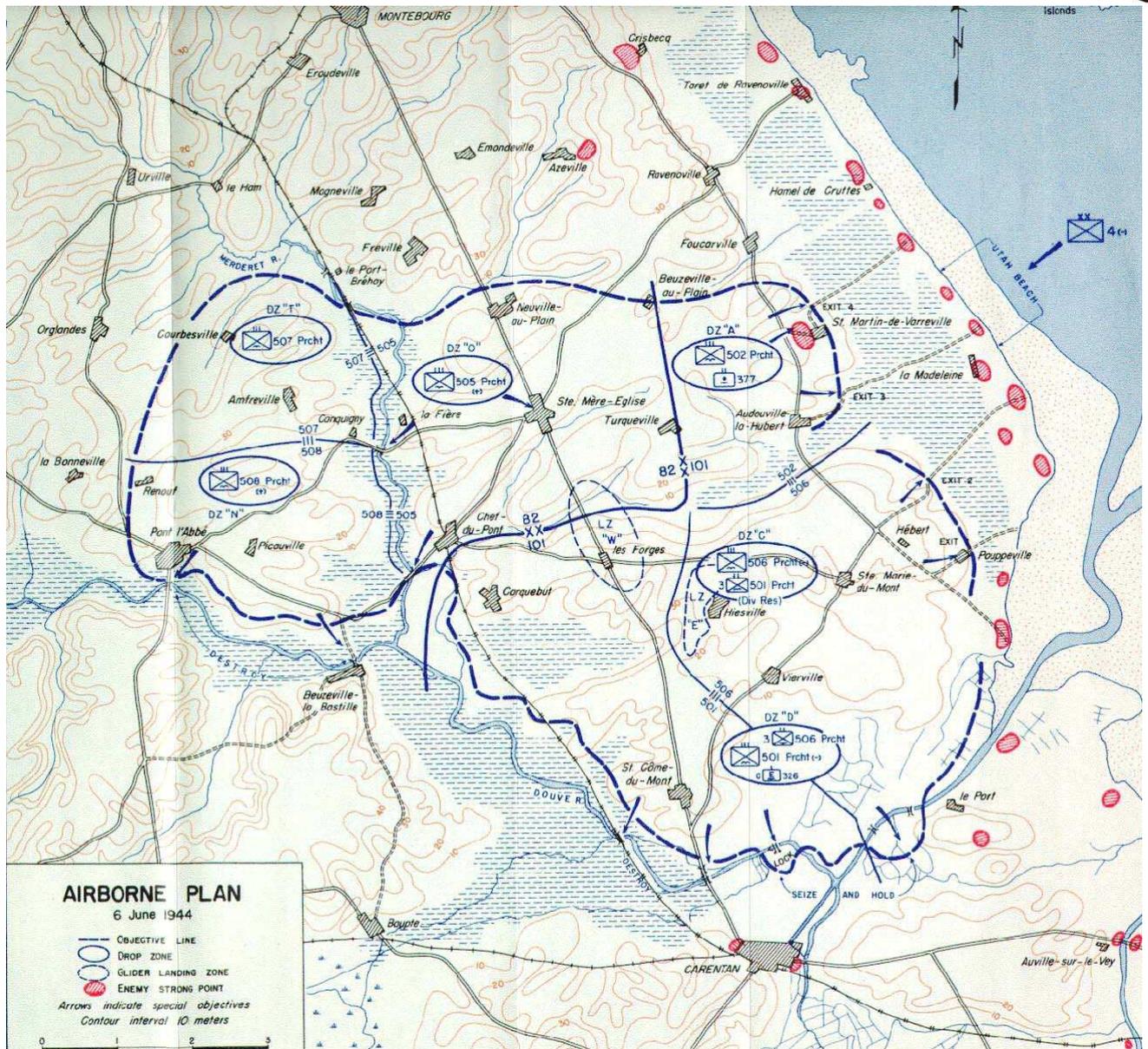
L'idée de créer des équipes d'éclaireurs au sein des unités américaines remonte à l'année 1943, date à laquelle eut lieu l'invasion de la Sicile. Au cours de l'opération *Husky*, il était prévu que l'attaque de l'île débute par une opération aéroportée. Dans ce but, plusieurs régiments de la 82^{ème} Airborne US furent engagés pour empêcher l'adversaire d'approcher des futures plages du débarquement.

Mais les ennuis s'accumulèrent dès le décollage : les avions américains se firent tirer dessus par leurs propres navires, lors du survol de la flotte alliée, tandis que les parachutistes furent largués sans reconnaissance « humaine » préalable. En conséquence, les largages manquèrent de précision et la plupart d'entre eux s'éparpillèrent sur des dizaines de kilomètres, en ayant ainsi le plus grand mal à se battre en unités constituées. Ceci ne les empêcha cependant pas, grâce à leur esprit d'initiative et leur faculté d'adaptation, de semer une grande confusion auprès des forces ennemies par une succession d'embuscades et de démolitions de points d'appui. Le désastre fut donc évité de justesse, mais au prix d'un lourd tribut en vies humaines et en équipements.

Pour éviter ce type de mésaventures, des unités d'éclaireurs furent créées par le haut commandement allié au cours de l'année 1943. Formées de volontaires issus des troupes aéroportées, elles allaient devenir les yeux et les oreilles de l'armada alliée. A ce titre, elles avaient pour mission de baliser et sécuriser différentes zones de saut (DZ ou Drop Zone) ou d'atterrissage (LZ ou Landing Zone), afin de faciliter la cohésion des largages et accélérer le regroupement des troupes au sol. Une tâche relativement périlleuse puisque ces soldats disposaient d'un minimum de temps pour marquer des zones de petites tailles - très rapidement survolées par les avions - tout en évitant au maximum les accrochages avec l'ennemi.

Matériel et entraînement

Conjointement avec des équipages d'avion, les éclaireurs US reçurent une formation approfondie à la navigation aérienne, sur la base RAF de North Witham dans le Lincolnshire, et ce, dès le mois de février 1944. Outre des cours théoriques, ils purent s'adonner à des exercices pratiques grâce aux appareillages installés à bord des C-47. Ces derniers étaient notamment équipés de transmetteurs « Rebecca », qui permettaient de localiser facilement les balises radars « Eureka » emportées par les éclaireurs. Utilisé initialement pour le parachutage d'armes aux mouvements de Résistance, ce système d'émission assez simple permettait d'indiquer en morse les positions de largage aux avions de transport. Sur de plus petites distances, ces émissions étaient complétées par l'usage éventuel d'un talkie-walkie portable.



Carte des DZ en secteur américain – DR. La 82^{ème} Airborne se rassemblera à l'ouest de Ste Mère Eglise, alors que la 101st Airborne s'étalera entre l'est de cette localité et Utah Beach - DR

La nuit, les éclaireurs s'entraînaient également à utiliser des marqueurs lumineux « *Holophane* », qu'ils disposaient en forme de lettre géante sur la future DZ. Durant les opérations de jour, ils identifiaient le terrain en y déroulant une grande lettre en tissu qu'ils clouaient à l'aide de tendons et qui, selon la couleur (rouge, orange ou jaune) revêtait une signification précise. Selon les circonstances, des panneaux colorés ou des grenades fumigènes pouvaient également compléter le dispositif.

Minuit : l'heure du grand saut.

Il est environ 21h30, ce 5 juin 1944, lorsqu'une vingtaine d'équipes d'éclaireurs (ou sticks) montent à bord des avions C-47. Une demi-heure plus tard, les 300 hommes décollent de leur base anglaise de North Witham, traversent la Manche et prennent la direction du Cotentin. Ayant la délicate mission de baliser 6 DZ et une LZ en moins d'une heure, ils forment l'avant-garde d'une force de 13 000 soldats américains. Sitôt les côtes françaises dépassées, les *pathfinders* vérifient une dernière fois leur équipement, avant de s'élancer dans le vide à partir de 00h15. Commandés par le capitaine Lillyman pour la 101^{ème} Airborne et le major Neal L. Roberts pour la 82^{ème} Airborne, ils seront parmi les premiers soldats alliés à fouler le sol normand !

Obstacle n°1 : la météo

Le premier obstacle à se dresser sur leur route est une météo capricieuse, doublée d'une couche nuageuse très basse qui réduit considérablement la visibilité des pilotes. Pour cette raison, de nombreux équipages seront incapables de localiser avec précision les zones de saut attribuées aux éclaireurs dans un premier temps, et aux troupes aéroportées, dans la foulée !



Planeur Waco endommagé lors des opérations du 6 juin 1944 – US Nara

A ceci s'ajoute le tir de la DCA ennemie, qui accélère un peu plus encore la dispersion des avions. Bon nombre de pilotes sont alors contraints de s'abriter au-dessus des nuages et une majorité d'hommes s'en trouve, de ce fait, larguée de manière totalement approximative. Une fois au sol, certains se retrouveront ainsi à des dizaines de kilomètres de leur point de chute, ce qui gênera considérablement le bon déroulement de leur mission. Il s'agira d'un handicap sérieux - mais surmontable - pour les troupes aéroportées, qui finiront toujours par rejoindre leurs unités, mais d'un obstacle dramatique pour les équipes de reconnaissance...

Parmi les éclaireurs malchanceux, les difficultés furent aussi nombreuses que variées : outre les *pathfinders* tués ou capturés dès leur arrivée au sol, beaucoup de sticks isolés durent s'abstenir d'activer leurs balises, de peur d'orienter leurs camarades dans une mauvaise direction. D'autres ne purent pas utiliser leur matériel, suite à une perte, une destruction ou à cause de la présence de troupes ennemies à proximité. Pour toutes ces raisons, un grand nombre de DZ resteront dans l'obscurité la plus totale à l'approche de la force principale...

Heureusement, tous les pilotes n'eurent pas le même réflexe - souvent lié à un manque d'entraînement ou d'expérience - et les plus aguerris décidèrent de rester sous la couche nuageuse : ils larguèrent ainsi les éclaireurs (ou leurs suiveurs) avec une plus grande précision. Cette initiative hardie permit à bon nombre de sticks d'atterrir à proximité de leurs objectifs et d'illuminer leurs zones dans les temps impartis.

Sitôt touchés terre, ces derniers se divisèrent rapidement en deux parties, comme à l'entraînement : tandis qu'une dizaine d'hommes se chargeaient de déployer les balises « Eureka » et les signaux lumineux, une poignée de sentinelles assurait la garde du site. Il s'agissait d'opérer de manière rapide car, lorsque le matériel arrivait intact au sol, il fallait définir et éclairer des zones que les avions ne survoleraient, en règle générale, qu'une seule fois.

La 82ème Airborne s'empare de Sainte-Mère

Les éclaireurs de la 82ème Airborne atterrirent vers 1h30 du matin, après avoir subi un tir assez dense de la DCA ennemie. Les pilotes, désorientés par le vent et les nuages, arrivèrent trop vite et trop bas sur leurs objectifs. De ce fait, seuls un tiers des éclaireurs fut largué au bon endroit : il s'agissait principalement des membres du 505ème PIR (Parachute Infantry Regiment) qui devaient se poser à l'est de la rivière Merderet. Ceux-là purent se mettre à l'ouvrage dans les meilleurs délais et se démenèrent pour attirer à eux un maximum d'avions. Ils allumèrent leurs balises Eureka et leurs lampes quelques minutes avant la venue de la flotte aérienne, ce qui permit à une majorité de soldats du régiment de sauter dans un rayon (très honorable) de 3 km autour de la DZ.

Après un regroupement rapide, les troupes aéroportées capturèrent l'important nœud routier de Sainte-Mère-Eglise vers 4h30. La résistance acharnée des allemands les empêcha cependant de conquérir plusieurs ponts sur le Merderet ainsi que la localité de Chef-du-Pont, malgré des éléments de renforts issus des 507ème et 508ème PIR.

Ces deux derniers régiments furent nettement moins bien lotis que leurs camarades du 505ème PIR : suite au chaos engendré par les conditions météorologiques, la DCA, l'utilisation répétée de balises Rebecca par des avions en détresse et l'absence de marquage au sol, la majorité du 508ème PIR se trouva éparpillée sur l'ensemble du Cotentin. Dans le même temps, une grande partie des hommes du 507ème PIR tomba dans les marais où, alourdis par leur paquetage, bon nombre d'entre eux se noyèrent dans moins d'un mètre d'eau ! D'autres atterrirent au beau milieu de troupes de la 91e Division allemande et furent immédiatement faits prisonniers. D'autres réussirent tout de même à constituer des petits groupes improvisés et se portèrent au plus vite vers leurs objectifs.



Baptême du feu pour la 101ème Airborne

La 101^{ème} Airborne, pour laquelle il s'agissait d'un baptême du feu, connut des difficultés similaires à celle de la 82^{ème} : beaucoup d'éclaireurs furent largués trop loin de leurs DZ, tandis que d'autres furent immédiatement capturés ou portés disparus. Ces difficultés se répercutèrent sur le largage de l'ensemble de la division : les troupes du 501^{ème} et 502^{ème} PIR furent largement dispersées - notamment au-dessus des marais - lorsqu'elles ne furent pas abattues en vol. Seule exception à la règle : le 506ème PIR qui parvint globalement à sauter sur la DZ qui lui fut assignée.

Les éclaireurs de la 82nd vérifient leur matériel avant le grand saut (US Nara)

L'odyssée du capitaine Lillyman

D'autres largages furent également heureux, comme ceux des équipes du capitaine Lillyman, du 502ème PIR, qui parvinrent à se regrouper et à baliser rapidement les DZ dont elles avaient la charge. D'après leurs rapports, le stick A sauta vers 00h20 dans les environs de Saint Germain-de-Varreville. Sans perdre de temps, les hommes sélectionnèrent les champs les plus propices et installèrent radios et balises lumineuses. Malgré quelques échanges de coups de feu avec l'ennemi, ils disposèrent en quelques minutes leurs 7 lampes électriques Aldis en forme de « T » au milieu d'un champ, tandis que 3 balises Eureka étaient actionnées depuis les arbres situés à proximité.

Une balise Eureka fut mise en action dès 0h30, à laquelle succéda une réponse de la flotte aérienne dans le quart d'heure qui suivit. Aussitôt, toutes les lumières furent allumées et un premier avion survola le « T » lumineux dès 0h57. Très vite, tels de gros champignons blancs, les premiers parachutes commencèrent à se déployer autour de la DZ. En une heure, près de 200 soldats se rassemblèrent autour du capitaine Lillyman, sans être gênés par l'irruption de soldats allemands.

Les lumières et balises restèrent allumées jusqu'à 3h10, heure à laquelle les hommes s'assemblèrent autour de l'église du village. Tandis que les blessés étaient laissés sur place avec l'équipement, la petite troupe prit la direction de St Martin-de-Varreville. En cours de route, ils firent jonction avec d'autres groupes de parachutistes et bloquèrent plusieurs carrefours en y installant des barrages improvisés, à l'aide de mortiers, pistolets-mitrailleurs et quelques fusils. De leur côté, les balises furent réutilisées dans la soirée, pour faciliter l'arrivée des planeurs de renfort de la deuxième vague.

Dans le même temps, les sticks C et E travaillèrent conjointement pour établir une zone d'atterrissage destinée aux planeurs. Totalisant une trentaine d'hommes, ils installèrent leurs balises et leurs marqueurs vers 3h30 - heure à laquelle ils avaient enfin pu trouver une LZ propice - malgré la présence de soldats ennemis dans le secteur. Dans l'impossibilité de former un « T » avec les lumières disponibles, celles-ci furent simplement posées au centre du champ. Les balises furent activées vers 3h50 et une première réception eut lieu dix minutes plus tard. Les lumières furent allumées à leur tour, mais pas pour longtemps puisque la moitié d'entre elles furent écrasées par l'atterrissage d'un planeur... dès 4h20 !

Les marqueurs intacts restèrent encore allumés une trentaine de minutes, afin de s'assurer que tous les planeurs en l'air aient pu atterrir. Cette tâche réalisée, les pathfinders aidèrent les blessés à sortir des planeurs écrasés et orientèrent les soldats égarés vers les zones de rassemblement jusqu'au petit matin.

Un bilan mitigé

Les éclaireurs eurent, dans l'ensemble, beaucoup de difficultés à délimiter les DZ dans les temps impartis. En conséquence, un grand nombre d'aviateurs ne purent larguer les parachutistes qu'ils transportaient avec la précision souhaitée.

Cela dit, la poignée de pathfinders qui réussit à s'acquitter de sa mission joua un rôle crucial de « facilitateurs » dans le déroulement des opérations. D'après plusieurs témoignages, dont celui du Lieutenant Colonel Vandervoort, du 505ème PIR, les quelques balises lumineuses mises en place et repérées par les aviateurs aidèrent grandement ces derniers à larguer leurs parachutistes en dépit de conditions climatiques très défavorables.

Ce travail accéléra grandement le regroupement des troupes au sol, malgré le mélange des unités, et il s'avéra particulièrement précieux pour aider les hommes à se porter rapidement vers leurs objectifs. Ce qui, en conséquence, favorisa la capture rapide de ponts ou de nœuds de communication stratégiques, tels que la ville de Sainte-Mère-Eglise.

Il est également à noter que, grâce au travail précieux des éclaireurs, la plupart des unités parachutistes auront rempli leurs missions au soir du 6 juin. Des manœuvres qui protégeront bien le flanc ouest de l'invasion et paralyseront la réaction des Allemands, comme souhaité par le Haut Commandement allié.

Cette opération soulignera néanmoins la grande complexité que suscite la coordination des sauts de nuit à grande échelle. La difficulté de ce type d'opérations encouragera par la suite les Alliés à favoriser les opérations de jour, afin de faciliter le repérage préalable des zones de saut et rendre moins périlleux l'atterrissage des planeurs. C'est ce qui sera fait quelques mois plus tard aux Pays-Bas, durant l'opération Market Garden.

Sources :

- **American Airborne Pathfinders in World War II**, par Jeff Moran, publié par Schiffer Publishing Ltd., 4880 Lower Valley Road, Atglen,
- **Assault from the Sky. Airborne Infantry of World War II**, par Tom McGowen.
- **Stand in the Door! The wartime history of the 509th Parachute Infantry**, par Charles H. Doyle et Terrell Stewart. Publié par Phillips Publications, P.O. Box 168, Williamstown,
- **World War II Airborne Warfare Tactics**, par Gordon L. Rottman
- **US Paratrooper 1941-1945**, par Carl Smith
- **The Airborne Assault - Utah Beach to Cherbourg**, par Maj. Roland G. Ruppenthal, Washington, 1948.

Sites Internet :

- <http://www.ww2-airborne.us/division/campaigns/france.html>
- <http://www.history.army.mil/BOOKS/WWII/utah/utah.htm>
- <http://www.evidenceincamera.co.uk/who.htm>



Sept jours en juin 1944

Par Jordan Proust



Bernard Dargols, Sergent-chef franco-américain de la Military Intelligence, débarque le 8 juin à Omaha Beach avec la deuxième Division d'Infanterie américaine « Indian Head ». Il se souvient de ce qu'il appelle « *la semaine la plus longue de ma vie* »... Avant de débarquer sur les côtes normandes avec la 2e Division d'Infanterie, Bernard Dargols, avait rejoint les Etats-Unis en 1938 pour y poursuivre ses études. Il a 20 ans lorsque l'Allemagne envahit la moitié de la France.

« Je vis parmi la jeunesse américaine qui m'a adopté. J'y compte tellement d'amis sympathiques avec qui je partage mes goûts de l'époque : Hollywood, le sport, un certain sens de l'humour, Fred Astaire, etc... Trois possibilités se présentent du point de vue militaire : (...) la politique de Pétain, sa collaboration avec les nazis, j'écarte immédiatement, elles m'écoeurent. Il reste De Gaulle avec les US. Avec un copain nous créons la Jeunesse France Libre qui rassemblent les francophones anti-Pétain.

Pendant ce temps, des navires de guerre et des bateaux marchands accostent à New York : les marins en bordée s'invectivent et se bagarrent parfois divisés en Gaullistes et Pétainistes. Ces événements, le fait aussi que Manziarly (le représentant du Général de Gaulle) qui recrute pour la France Libre ne m'ait pas convaincu, ont eu pour résultat que mon choix était fait : j'optais pour l'armée américaine ».



Une cour de Justice de Caroline du Sud lui octroie la nationalité américaine. La cérémonie dure 5 minutes. En 1942, Bernard Dargols rejoint un camp militaire du Maryland où officiers et soldats parlent l'anglais, mais aussi l'allemand ou le français. Il est affecté à la Military Intelligence, le service de renseignement de l'armée Américaine. Puis avec sa section, il incorpore la 2e Division d'Infanterie, surnommée « Indian Head » car son emblème est une tête d'indien. Il part pour l'Angleterre fin 1943.

Ci contre : Bernard Dargols et Marie Jeanne Brossard, 60 ans plus tard , en 2004 (DR)

« Le 3 juin 1944, je suis au bas d'un champ en pente du Pays de Galles. Devant moi, des centaines et des centaines de G.I.'s et d'officiers sont assis dans l'herbe. J'ai à leur faire un exposé. Il consiste en les familiariser avec la France. La 2e Division d'Infanterie

est composée en grande partie d'hommes du Texas, un état bien plus étendu que la France. Sachant par exemple que Boulogne est distant de Paris d'environ 300 km, ces G.I.'s se figuraient déjà dans la capitale. Je m'efforce donc de leur faire comprendre ce que sont les français de 1944, leurs multiples difficultés, les problèmes de nourriture, de vêtements, de transports, le S.T.O. J'insistais pour qu'ils considèrent la France, non pas comme ennemis, mais comme alliés, malgré ce que nous savions déjà des collaborateurs ».

« ...l'impression que la guerre pourrait se terminer avant de toucher la plage... »

Le 4 juin, la nourriture s'améliore tant en qualité qu'en quantité que Bernard Dargols y décerne le signe avant-coureur d'un départ imminent : « Après plus de 6 mois passés en Grande-Bretagne, nous sommes impatients de bouger et d'en finir. Le 5 juin, nos paquetages sont prêts. Nous sommes en excellente condition physique et morale. Nos jeeps en parfait état, les interstices des phares soigneusement bouchés au mastic. Nous avons quitté le camp la nuit pour une destination inconnue mais que nous pressentions pleine de difficultés ».

Le Sergent-chef Franco-Américain embarque à Cardiff sur un Liberty-ship qui reste de longues heures à quai sur une mauvaise mer. L'attente est interminable. Puis le 6 juin, le bateau prend le large. « Nous étions toujours enfermés dans ce bateau qui continuait de tanguer et de rouler, avançant lentement. On put enfin apercevoir les côtes françaises. Nous sommes parmi quelques dizaines de bateaux de transports de troupes, encadrés par les navires de guerre américains. La côte devient distincte. Le bruit des canonnades des bâtiments de guerre qui pilonnent le secteur devant nous s'amplifie et, mêlé aux tirs anti-aériens, devient assourdissant.

La traversée de la Manche avait été longue. Aucun doute, ce n'était pas le cap de Gris-Nez qui était devant nous comme nous l'avions espéré. Plus tard, nous apprendrons que nous avons mis pied à Omaha Beach, nom de code de cette portion de plage. L'approche de la côte semble prendre un temps interminable. La nuit est constamment éclairée par des explosions et des bombardements dont on ne peut même pas identifier la provenance. A ces bruits s'ajoutent des sifflements d'obus et nous avons l'impression que la guerre, pour nous, pourrait se terminer ici dans l'eau, avant de toucher la plage, à moins d'un miracle ! »

Le miracle aura lieu. Bernard Dargols et son unité fouleront le sable d'Omaha Beach le 8 juin avec comme objectif : s'emparer de la route Isigny-Bayeux. « Vers minuit, nous descendons du pont de notre bateau, un lourd barda sur le dos, casqués avec la mitrailleuse en bandoulière, pour embarquer sur une barge où nous attend notre jeep. On arrive enfin sur la plage où règne un désordre inouï. En pénétrant dans les terres d'une centaine de mètres, premiers contacts, premiers blessés et premiers morts. Comme beaucoup de mes amis G.I.'s, jamais avant ce jour, je n'avais vu un seul mort ».

Le 9 juin, Bernard Dargols et son unité quittent St Laurent après y avoir fait leurs premiers prisonniers. Prochaine halte : le P.C. De Formigny. « J'observe les hommes de nos unités, fatigués (...). Pour un pays où il n'y a pas de service militaire, j'estime qu'ils se débrouillent admirablement bien. Je les oppose à ces troupes nazies, endoctrinées, entraînées à être dociles, à défiler depuis leur jeunesse, un pelle sur l'épaule, à marcher au pas de l'oie ».



« Comment oublier ces deux civils de Littry... »

« Ici les prés sont délimités par des haies touffues, hautes d'environ deux mètres. Elles cachent l'ennemi et retardent notre avance. Les jeunes américains, on le sait, sont mordus de base-ball. Les G.I.'s étaient imbattables pour balancer une grenade. Nous faisons connaissance avec les snipers, ces tireurs isolés qui espèrent ainsi retarder notre avance. On apprend aussi à ce méfier des « boobytraps » sortes de petits pièges explosifs placés pour se déclencher à des endroits inattendus, lors de l'ouverture d'une porte ou d'une fenêtre par exemple.

Ci contre : Bernard Dargols et William M. Stanley rencontrent à Cerisy la Forêt une jeune Normande. Cette photo fera le tour du Monde.

La route nationale 13 est franchie. Nous arrivons les premiers à Trévières, démolé, presque désert (...). Le village est silencieux, l'ennemi à quelques mètres, recule lentement, poursuivi. C'est là que je contacte les rares civils qui sont restés sur place.

J'obtiens des renseignements d'ordres tactiques, les endroits précis de dépôt de munitions, la nature exacte des unités nous faisant face. On effectue avec de rares fermiers, le troc, pourtant interdit, de nos rations C et K contre tomates et oignons. Avant le déclenchement de nos attaques, il faut aller à la pêche constante de renseignement, dans des

villages déserts et silencieux, armés d'une mitrailleuse à portée limitée, d'un stylo et d'une carte locale.

Pour cette recherche de civils cachés où introuvables, il faut au préalable laisser au P.C. tous nos papiers, photos, lettres ou identification, au cas où nous serions fait prisonniers. Comment oublier ces deux civils de Littry, membres d'un réseau dont le nom aujourd'hui m'échappe qui, en plus de leurs concours, n'ont pas hésités à traverser les lignes allemandes pour nous fournir des informations de grande valeur ».

Le 10 juin, Bernard Dargols parvient à Cerisy-la-forêt. Il y reviendra après avoir participé à la libération de Saint-Lô, Vire, St-Georges d'Elle, Tinchebray, pour fêter la fête nationale américaine le 4 juillet, puis, dix jours plus tard, le 14 juillet avec les habitants du village.

C'est à Cerisy-La-Forêt, qu'un photographe du « Signal Corps » organisera une des photos les plus célèbres des premiers jours du débarquement. Elle représente Bernard Dargols et un autre G.I., William L. Stanley qui aident une jeune fermière en sabots, Marie-Jeanne Brossard, à remplir des seaux d'eaux.

« Cette photo passera à la une de tous les journaux américains datés du 1er juillet » souligne Bernard Dargols qui poursuit « la mémoire retient mieux l'aspect souriant que le côté triste (...). Je laisse aux jeunes le soin d'être vigilants pour essayer d'éviter d'autres conflits. Je les invite à se rendre sur la plage normande d'Omaha Beach, à St-Laurent-sur-Mer, là où nous avons débarqué. Il s'y trouve l'un de ces immenses cimetières militaires au gazon bien entretenu avec des rangées de tombes impeccablement alignées. Elles recouvrent toutes près de 10 000 américains. Presque tous morts dans ce secteur, pendant la semaine la plus longue pour moi, mais la plus courte pour eux : celle du 6 juin 1944 ».

Témoignage envoyé par Mr Dargols, mis en forme par Mr Frédéric Myss.

* Bernard Dargols fera partie des invités à la manifestation organisée par le forum à OUISTREHAM (14) au cinéma Le Cabieu, le 7 juin à 15 h 30



Débarquement à Omaha Beach, juin 1944 – US Nara.